

ACTES DE LA JOURNÉE DE RÉFLEXION :

Violences



et adolescence :

on s'en mêle ?

MARSEILLE, LE MARDI 8 NOVEMBRE 2005

Ont contribué à l'organisation de cette journée :



ORGANISÉE PAR :

- La Délégation Régionale aux Droits des Femmes et à l'Égalité PACA (D.R.D.F.E.-PACA), représentée par Madame Béatrice BORGHINO
- Le service Prévention de la Ville de Marseille, représenté par Monsieur Amar LAHMADI
- Le Contrat de Ville de Marseille, représenté par Madame Karine ENCRENAZ
- La Direction de l'Éducation du Conseil Général I3, représentée par Madame Annie HABABOU et Monsieur Jean BIANCHI
- Le Service Social en faveur des Elèves de l'Inspection Académique des Bouches-du-Rhône, représenté par Madame Martine VANULS
- La Direction de l'Action Familiale et des Droits des Femmes de la Mairie de Marseille, représentée Madame DIDIOT et Madame BOYER
- L'association Accès au Droit des Enfants et des Jeunes à Marseille (A.D.E.J.-Marseille), représentée par Madame Agnès LANCON et Mademoiselle Shanti KAISER

Journée de réflexion : mardi 8 novembre 2005,
au CRDP, 31 bd d'Athènes, Marseille



Violences ♀/♂ et adolescence : on s'en mêle ?

Dans un contexte où l'égalité et la violence dans les relations hommes/femmes deviennent des sujets de plus en plus médiatisés, nous nous devons d'éviter, à la fois, deux écueils :

- celui qui constituerait une stigmatisation accrue des jeunes (filles et garçons) des quartiers dits « sensibles » et une exacerbation du sentiment d'insécurité
- et celui qui, pour éviter de tomber dans le piège précédent, ne trouverait comme solution qu'un déni des faits auxquels nous sommes confronté-e-s et qui ont des conséquences bien réelles pour les personnes qui les vivent.

Une des manifestations la plus visible des inégalités persistantes entre filles et garçons est la violence, notamment physique.

Mais elle peut revêtir des formes plus insidieuses et quotidiennes, variables selon les situations, les milieux sociaux, les catégories d'âge et les acteurs concernés.

Entre violences subies et violences exercées... un entrelacs de fils demanderait à être démêlé afin de participer à la compréhension des mécanismes et processus qui sont en jeu et donc à la réflexion sur des réponses à apporter.

C'est dans cet état d'esprit que, suite à un groupe de travail* qui s'est interrogé à partir d'une approche sexuée, nous vous proposons de venir participer à cette journée.

Après une matinée où la parole sera donnée à des chercheurs et des chercheuses ayant travaillé sur les sujets que nous voudrions aborder, un après-midi en ateliers, nous donnera l'occasion de réfléchir de façon pratique. Ces ateliers auront pour objectifs de permettre aux opérateurs de réagir face à ces problèmes, de découvrir des outils qui seront mis à leur disposition et enfin de réfléchir à une dynamique de travail en réseau.

* Initié dans le cadre du Conseil Local de Sécurité et de Prévention de la Délinquance par la Délégation Régionale aux Droits des Femmes et à l'Égalité (DRDFE-PACA), en lien avec la Politique de la Ville, la Direction de l'Éducation du Conseil Général 13, l'Inspection Académique des Bouches du Rhône (SSFE), la Direction de l'Action Familiale et Droits des Femmes et le service Prévention de la Ville de Marseille et l'association ADEJ (Accès au Droit des Enfants et des Jeunes).

Programme

Conférences de la matinée :

8h30 : Accueil des participants

9h – 9h15 : Introduction de Madame **Borghino**, chargée d'études à la DRDFE-PACA et de Monsieur **Lahmadi**, chargé de mission Prévention de la délinquance pour la Ville de Marseille

9h 15 – 9h45 : Intervention de Madame Horia Kebabza, Doctorante en sociologie, chargée d'enseignement et de recherche à l'université Toulouse le Mirail :

« Les relations filles-garçons en milieu populaire : de l'étiquette à l'attachement »

9h45 – 10h15 : Intervention de Monsieur **Serge Lesourd**, psychologue, professeur à l'université Louis Pasteur, unité de recherche « Connaissances, subjectivité et lien social » Strasbourg :

« Réel du sexe et rencontre de l'autre à l'adolescence »

10h15 – 10h30 : Pause

10h30 – 11h : Intervention de Madame **Hakima Aït el Cadi**, Anthropologue, Laboratoire Cultures et sociétés de l'université Marc Bloch, Strasbourg :

« Filles au risque de l'adolescence »

11h – 11h30 : Intervention de Mademoiselle **Stéphanie Rubi**, Chercheuse en science de l'Education, membre de l'Observatoire Européen de la Violence, université Victor Ségalen, Bordeaux II :

« Les « crapuleuses » et la loi du plus fort. Quelles constructions identitaires pour les adolescentes des quartiers populaires ? »

11h30 – 12h : Débats avec la salle

12h – 12h30 : Allocution des représentants des institutions soutenant cette journée.

Repas du midi libre de 12h30 à 14h

Ateliers de l'après-midi de 14h à 16h :

- Partage et appropriation des connaissances (documentation/guide d'outils)
- Question de la légitimité, du motif et des limites d'une intervention auprès d'adolescent-e-s
- Quelles modalités de travail en commun ?

Conclusions de 16h15 à 17h

Introduction de la journée

Béatrice BORGHINO

Chargée d'études à la Délégation Régionale aux Droits des Femmes et à l'Égalité – Région PACA

Remerciements à toutes les personnes d'être venues participer à cette journée de réflexion, aujourd'hui.

Je vais introduire cette journée en présentant l'histoire qui nous a amenés-es à l'organiser.

Quand en fin 2003, la DRDFE a proposé, dans le cadre du Conseil local de Sécurité et de Prévention de la Délinquance, de s'intéresser de façon **sexuée** à ce qui se passait dans les relations entre les jeunes, filles et garçons, du côté des violences, qu'elles soient subies par les filles (dans la grande majorité de ces violences, les filles sont effectivement « victimes » de celles-ci) ou qu'elles soient exercées par ces mêmes filles (un phénomène qui apparaissait comme encore très récent), nous partions de plusieurs points de l'actualité qui avaient attiré notre attention :

- Premier point : depuis plusieurs années déjà, nous étions très sensibilisées à ce que l'on appelle une **analyse de genre**, ce qui signifie que nous avons eu l'occasion de vérifier à quel point il était pertinent de ne pas considérer les phénomènes sociaux auxquels nous sommes confronté-e-s d'un point de vue « neutre » ; il est primordial de **sexuer** nos analyses sociales : hommes et femmes, garçons et filles, ne sont pas socialisé-e-s de façon uniforme, justement ; ils sont inscrits dans des rôles, des fonctions, des images, des représentations sociales tout à fait différentes et, du coup, des réalités et des vécus qui ne sont pas les mêmes, non plus.

La réalité sociale étant construite de façon sexuée, l'analyse et les réponses que nous apportons, doivent en tenir compte, faute de quoi, nous passons à côté du réel !

Un ouvrage était sorti d'ailleurs, bien à propos, au CNDP en mars 2002 sur ces questions : il s'agissait de **la revue VEI** -Enjeux (Ville-Ecole-Intégration)- qui portait comme titre : « *Rapports de sexe, rapports de genre ; Entre domination et émancipation* ». ¹

Il m'avait été communiqué par un chargé de mission du FAS de l'époque à savoir Yassine Chaïb.

- Deuxième point : un nouveau mouvement avait commencé à émerger et à faire parler de lui : je veux parler de celui qui s'est appelé « **Ni putes ni soumises** » ; nous pensions que ses membres étaient en train de dire quelque chose à la société et qu'il fallait, au moins, « entendre » et voir de quoi il s'agissait.

¹ N° 128, 254 pages.

- Troisième point : dans les différentes études publiées sur de nouvelles réalités apparaissant dans les quartiers, et la revue dont je parlais ci dessus en donnait un exemple marseillais, le phénomène de ce qui est appelé « **les crapuleuses** »² avait, lui aussi, suscité mon intérêt ; Les « crapuleuses » sont ces jeunes filles qui réagissent elles mêmes avec des modèles très « virils » afin de se faire « respecter ».

Nous verrons, tout à l'heure, avec l'intervention de Stéphanie Rubi, ce que sont ces jeunes filles qui se prénomment elle mêmes « les crapuleuses », et ce que cette dénomination recouvre.

C'est cette convergence d'éléments qui m'a amenée à faire la proposition d'ouvrir un groupe de travail dans le cadre de la politique de la ville et donc du CLSPD.

D'autant plus que le **principe de l'égalité des chances** (et des résultats !), entre les hommes et les femmes, est inscrit dans le Contrat de Ville de Marseille de façon assez claire, depuis l'année 2000.

Le tour de discussion qui eut lieu à l'époque dans ce cadre rencontra l'intérêt des participant-e-s (l'EN appuyant même assez précisément notre demande). Le groupe de travail démarra, Amar Lahmadi vous en parlera tout de suite après.

Notre volonté était de :

- 1^o) mettre ces questions sur le tapis, dans le cadre d'un groupe de travail, **institutionnel** pour commencer ;
- 2^o) participer à mettre à jour ce qui se jouait dans tous ces phénomènes, de façon à mieux informer les actions que nous devons conduire sur le terrain ;
- 3^o) élucider ce qui pouvait bien se passer derrière l'apparition de nouveaux comportements, stéréotypes et figures, **du côté de la force**, de la domination, de la violence, même du côté de certaines filles.

Là, en l'espèce, le « sexe » venait démentir le « genre », puisque « le genre féminin » est censé être du côté de la soumission, de la douceur, etc.

Sur cette base, une jeune personne en DESS de l'Institut de Sciences Politiques insistait pour se faire accepter en stage à la Délégation Régionale aux Droits des Femmes et à l'Egalité ; je veux parler de Shanti Kaiser ; elle a réalisé pour le groupe un très bon travail d'étude qui nous a fait gagner pas mal de temps³ et nous en sommes arrivées à penser l'organisation de cette journée publique afin de nous ouvrir à une **deuxième phase du travail**.

Cette journée d'aujourd'hui, qui associe les professionnels de **différents corps de métier** (enseignants, éducateurs, membres d'associations...), mêlant apports théoriques et apports de terrain par des chercheurs, le matin, et des réflexions, échanges de pratiques et perspectives potentielles, en ateliers l'après midi, se veut une sorte de **point d'appui** pour une action élargie, future et concertée, si c'est cela qui ressort des conclusions de fin de journée.

Je passe la parole à Amar Lahmadi, qui a co-piloté ce groupe de travail depuis le début avec nous, et je voudrais remercier, avant que nous entrions dans le vif du sujet,

² Auto-dénomination par les intéressées

³ Disponible en version longue sur : www.adej.org ; ce travail va faire l'objet d'une publication plus synthétique et illustrée dans le courant 2006.

toutes les personnes de notre groupe qui ont concouru à l'aboutissement d'aujourd'hui.
Des Actes sortiront relativement à notre journée.

Amar LAHMADI,

Chargé de mission au service Prévention de la Ville de Marseille

Je renouvelle nos remerciements pour votre participation à cette rencontre. Je ne prendrai pas trop de votre temps pour laisser la place aux débats.

Cette rencontre a été proposée dans le cadre de la commission « Accès au Droit, Aide aux Victimes et Médiation » pilotée par un magistrat du siège du Tribunal de Grande Instance de Marseille, Monsieur Jacques CALMETTE.

Le questionnement, porté par la Délégation Régionale aux Droits des Femmes et à l'Égalité et présenté par Madame BORGHINO, faisait écho au souci d'opérateurs de terrain (équipes éducatives, animateurs, éducateurs) constatant une dégradation dans les rapports entre filles et garçons et l'émergence d'une violence commise par certaines jeunes filles.

Afin de mieux appréhender ce phénomène, un groupe de travail s'est constitué associant des instances préoccupées par cette question : la Délégation Régionale aux Droits des Femmes et à l'Égalité, l'Éducation Nationale, le Conseil général (via sa Direction de l'Éducation), le Contrat de Ville, le Service Action Familiale et Droit des Femmes et le Service Prévention de la Ville de Marseille.

L'association sur l'Accès au Droit des Enfants et des Jeunes a porté avec nous cette démarche.

Dans la mesure du possible, il nous a semblé important d'aborder cette question d'abord à travers une meilleure compréhension du phénomène en permettant la rencontre de professionnels confrontés à cette problématique ou tout au moins préoccupés par celle-ci avec des chercheurs qui ont réfléchi à cette question. Ensuite il s'agit de permettre à ces mêmes opérateurs d'échanger sur leurs pratiques en tenant compte des apports donnés par les scientifiques.

Par ailleurs, le souhait du groupe de travail qui a impulsé cette démarche est qu'elle puisse être un préalable à une dynamique que les travaux de cette après-midi mettront en perspective.

Il s'agit de construire une démarche, une réflexion qui prenne appui sur les connaissances de terrain, confrontées aux analyses des experts et des chercheurs, afin de ré-alimenter les pratiques.

« Les relations filles-garçons en milieu populaire : de l'étiquetage à l'attachement »

Horia KEBABZA,

Sociologue, chargée d'enseignement Université Toulouse-Le Mirail

L'axe de mon intervention se fonde sur un travail de recherche mené depuis trois ans sur les relations filles-garçons dans les « quartiers populaires d'habitat social ». La délégation interministérielle à la ville (DIV) avait lancé un appel d'offres en 2002 concernant les regroupements de jeunes dans les quartiers populaires et les quartiers en politique de la ville⁴. J'ai répondu de façon détournée à cet appel d'offres en disant que si l'on voulait comprendre les regroupements de jeunes et de jeunes garçons - puisque, implicitement l'appel d'offres concernait exclusivement les garçons - il fallait étudier ce qui se passait du côté des filles et des relations entre les filles et les garçons.

Faisant partie d'une équipe de recherche spécialisée dans le genre et les rapports sociaux de sexe, il me paraît évident qu'on ne peut pas comprendre ce qui se passe du côté des hommes si on ne s'intéresse pas aux femmes, ou vice-versa, à partir du moment où l'on considère que vivre en société, c'est être en permanence dans des rapports sociaux.

Le genre et les rapports sociaux de sexe sont un apport de la sociologie féministe qui enseigne que la différence des sexes est avant tout sociale. Il ne s'agit pas de nier la différence entre un homme et une femme au niveau biologique, mais de réfléchir en termes de construction sociale. Les rôles féminins et masculins sont le fruit d'une construction sociale et culturelle, donc historique, qui dépend des contextes. La notion de genre intègre l'idée d'un rapport de subordination entre les hommes et les femmes, les femmes étant subordonnées à la domination masculine. Elle renvoie à une classification des hommes et des femmes dans une société qui hiérarchise les sexes. L'approche de genre est une lecture qui peut être étendue à l'ensemble des sociétés (cf. Françoise Héritier⁵).

J'ai donc mené une étude sur la socialisation et les sociabilités des jeunes filles et des jeunes garçons dans les quartiers populaires, et sur leur rapport avec l'espace public. Elle s'est déroulée dans le grand quartier en politique de la ville de Toulouse, le Mirail, qui concentre une grande partie de l'habitat social de la ville. Géographiquement, il est situé au-delà du périphérique qui entoure le cœur de la ville et abrite plus de 40 000 habitants. On y retrouve les caractéristiques des « banlieues », bien que le quartier soit situé à l'intérieur de la commune.

⁴ La DIV a lancé cet appel d'offre à la suite de l'affrontement de deux bandes des Yvelines dans un centre commercial à la Défense, le 27 janvier 2001.

⁵ Françoise Héritier, « Masculin/Féminin volume 1. La pensée de la différence », Odile Jacob, 1996. « Masculin/féminin volume 2. Dissoudre la hiérarchie », Odile Jacob, 2002.

Les principaux objectifs du travail de recherche que j'ai mené ont été d'explorer les modalités de reproduction des rapports sociaux de genre dans ces quartiers et d'essayer de comprendre les effets de genre dans l'analyse des violences que pouvaient subir les jeunes filles, en essayant d'articuler la dimension publique et privée.

Il s'agit d'une étude qualitative. Nous avons procédé à une soixantaine d'entretiens approfondis avec des jeunes filles et des jeunes garçons âgé-e-s de 15 à 25 ans, essentiellement d'origine maghrébine ; ce n'était pas une volonté manifeste de la recherche, mais c'est la réalité du quartier du Mirail.

Pour que cette recherche ne soit pas uniquement universitaire, j'ai également travaillé avec des acteurs et actrices de terrain grâce à un réseau associatif que j'anime depuis plus de deux ans, composé d'éducateurs et d'éducatrices spécialisés de prévention ou des associations de quartier.

I. Les relations filles-garçons dans l'espace public

Les relations filles-garçons dans l'espace public sont surdéterminées par quatre éléments principaux :

1. L'esprit villageois : « l'esprit villageois » (j'utilise le mot « villageois » par manque de concept, car il est très difficile d'arriver à nommer certaines réalités, certains phénomènes). On constate que certains comportements d'habitant-e-s des quartiers d'habitat social renvoient à des attitudes que l'on peut retrouver dans les villages ruraux où le même esprit « villageois » génère un contrôle social important. Les femmes sont les premières à le subir.

Ce contrôle social est rendu possible par l'effet panoptique des formes urbaines d'un certain nombre de cités qui ont été pensées par les architectes et les urbanistes comme une utopie pouvant permettre le lien avec leurs places centrales, leurs dalles. Si Michel Foucault⁶ avait déjà démontré comment le principe du panoptique permettait un contrôle permanent en milieu carcéral, on en connaît aujourd'hui les effets pervers et collatéraux en milieu urbain : cette architecture renforce le contrôle social et ne permet pas de se soustraire au regard de l'autre.

Dans sa forme extrême, l'idée de panoptique renvoie à l'intériorisation du contrôle, à la **clôture** dont parle Colette Guillaumin à propos des femmes, et qui s'obtient à la fois par dressage positif et dressage négatif (positif : la femme est la reine du foyer, « le paradis se trouve sous les pieds des mères » dit-on dans la culture arabo-musulmane au Maghreb, bref elles sont irremplaçables et surtout pas par un homme, dans l'espace privé. Négatif : l'espace public est dangereux pour les femmes, donc je te l'interdis...on oscille entre la gratification et la menace).

2. La logique des réputations : Cet esprit « villageois » est sous-tendu par une logique très prégnante de la réputation. La rumeur, les commérages, le qu'en-dira-t-on, existent dans toutes les catégories sociales.

Ces réputations sont à prendre au sérieux tant il apparaît que c'est à partir de celles-ci que s'organisent notamment les rapports sociaux de sexe. La réputation est une étiquette sociale durable, quel que soit son degré de vraisemblance

L'importance de la réputation s'inscrit dans un continuum des violences. Ce continuum a déjà été étudié dans le cadre des violences conjugales où l'on constate

⁶ Michel Foucault, « Surveiller et punir, naissance de la prison », Paris, Gallimard, 1975.

que le premier niveau de violence est verbal ou psychologique et rend possible des violences d'un niveau plus grave, physiques et/ou sexuelles.

Dans les quartiers populaires, l'existence de violences plus importantes, physiques ou sexuelles peut s'expliquer par l'importance du poids de la rumeur. La réputation apparaît comme une des expressions de la violence (au premier niveau) faite aux filles.

Par exemple, quand on interroge les jeunes filles ou les garçons sur la question des viols collectifs, quand on essaie de comprendre ce qu'ils en savent et comment ils appréhendent ces actes, leur réaction est toujours de dire : « De toute façon, elle l'a cherché », si ce n'est, excusez la trivialité des mots : « C'était une pute, une chienne ou une salope ». Cela démontre bien le lien qui est fait entre la réputation et la violence. C'est parce que la réputation est déjà faite que d'autres types de violences peuvent s'exercer. La mauvaise réputation peut légitimer un niveau de violence plus important.

Sur les causes et les fonctions de ces violences, une question qui m'intéresse est **l'idée de « tolérance à la violence » chez un certain nombre de jeunes et chez les jeunes filles en particulier**. Comme les femmes victimes de violences conjugales, pour qui il est difficile de dénoncer l'homme qu'elles aiment toujours et avec qui elles vivent depuis des années, elles ont du mal à parler, elles se sentent coupables, et vivent souvent ces violences en silence. Même si les phénomènes ne sont pas les mêmes, pour un certain nombre de jeunes filles, le niveau d'acceptation ou de « tolérance à la violence » est extrêmement élevé.

Exemple : une jeune femme de 19 ans qui venait de mettre des mots sur les comportements sexuels de son petit ami : viol et brutalités sexuelles. Jusqu'à ce qu'elle en parle avec l'éducatrice, elle ne s'était jamais posée de question sur le déroulement de ses rapports sexuels et indiqua même « *trouver ça parfois agréable* ».

Autre exemple : Bien qu'il s'agisse d'une déclaration qui ne présage pas forcément des réactions réelles, une jeune femme interrogée semblait prise dans une contradiction entre la volonté de dénoncer une violence sexiste et le souhait de ne pas aggraver le stigmatisme du quartier.

« Elles veulent pas dévoiler les violences et les dominations qu'elles subissent... Elles ont le sentiment de trahir la communauté, le quartier et de contribuer au renforcement de sa stigmatisation... En parlant elles dénoncent les gens avec qui elles vivent, leur propre frère qu'elles se doivent de respecter... ». (Responsable associative).

Cela rejoint la difficulté générale pour les femmes de dénoncer les violences qui s'effectuent dans la sphère privée⁷, et de façon plus large dans un cadre de forte interconnaissance, où l'agresseur est connu voire proche.

On retrouve là l'idée de « pseudo consentement » aux violences : d'après Nicole-Claude Mathieu, ce genre d'attitude s'explique par les « *normes contraires* » qui s'imposent aux femmes dans les sociétés patriarcales : « *Ne pas céder est une norme et en même temps céder est une norme* ». Concrètement cela renvoie aux injonctions paradoxales auxquelles sont confrontées les jeunes filles : elles doivent à la fois se méfier des hommes et en rechercher la protection, rester pures et satisfaire

⁷ Souligné par l'enquête ENVEFF.

leur petit ami, celles qui refusent des rapports sexuels sont des coincées, celles qui ne les refusent pas sont des « salopes ».

Il faut qu'elles puissent arriver à nommer ce qu'elles vivent. Elles ne verbalisent même pas la violence tant elle est intériorisée et difficile à objectiver... .

Et cet espace pour nommer les choses fait gravement défaut. La question des femmes en général a occulté la question des jeunes filles et les lieux d'écoute qui peuvent exister pour les femmes adultes ne sont pas toujours pertinents pour les jeunes filles.

L'enjeu pour notre société consiste non seulement à re-connaître les violences extrêmes ou non, subies par des femmes, et exercées par des hommes. Mais aussi de comprendre le **degré de « tolérance à la violence » de ces femmes ou jeunes filles** (Elles intériorisent les violences en les banalisant) - **qui s'enracine me semble-t-il dans le racisme et le sexisme** - face à notre propre intolérance à ces mêmes violences⁸.

Ne peut-on faire l'hypothèse que ces jeunes filles tirent des bénéfices secondaires à cette domination ? Comme le fait de s'épargner des ruptures familiales douloureuses, de bénéficier d'une présumée protection de la part de leurs frères, ou d'un soutien en cas de difficultés ? Ou encore d'entretenir le sentiment d'appartenance à une communauté par le simple fait "d'être ensemble" dans le quartier donnant accès à une reconnaissance, qui est déniée par ailleurs, par le biais de cette "**chaleur du proche**"⁹ caractéristique de l'espace privé qui permet de résister à la "trivialité du social". Et tout en réduisant les conflits, elles se créent des espaces d'autonomie, à l'abri des regards et tentent d'élargir leurs espaces de liberté sans rompre de manière brutale avec la famille.

3. Les normes sexuées : Les normes sexuées renvoient d'une part à une injonction à la virilité quasi obligatoire pour les garçons, et d'autre part pour tous les jeunes à une injonction au sein du groupe des pairs à adopter certaines attitudes ou comportements. Pour les garçons, cette posture se construit autour de la virilité et il n'y a pas d'autres modes de construction identitaire, ou très peu, pour eux.

Pour les jeunes filles cela se traduit par une injonction à la respectabilité ; elles sont contraintes de donner une image irréprochable à leur entourage, en résistant à l'étiquetage¹⁰ (« *ce ne sont pas des étiquettes qu'ils donnent, ce sont des plaques d'immatriculation* », jeune homme, 21 ans), et en revendiquant leur virginité.

Cela se manifeste de manière concrète par une occupation différenciée des espaces, de la non-mixité, des normes d'évitements, etc...

4. La rencontre du corps ou l'évitement amoureux...

De ce fait, la rencontre amoureuse est très « délicate » pour les jeunes filles et les garçons. Ils/elles se retrouvent prisonniers du territoire du quartier qui ne permet pas une socialisation amoureuse épanouie, parce qu'il faut se cacher, s'éviter, parce que la mixité de genre est rendue très difficile.

⁸ La tolérance sociale face aux violences faites aux femmes est longtemps restée la règle en France, même si les récentes résolutions européennes incitent les pays membres à appliquer un principe de «tolérance zéro» à l'égard de ces violences.

⁹ Collin Françoise, «Du privé et du public», Les Cahiers du GRIF, n° 33, 1986, pp.47-67. «la richesse de l'intime où chacun peut au moins trouver une certaine chaleur [...] qui secrète une douceur irremplaçable, une proximité qui n'est pas un monde au sens politique, des valeurs que seuls les opprimés connaissent et peuvent partager.»

¹⁰ Selon le dictionnaire Robert ; Etiquetage = Marquer d'une étiquette qui désigne, distingue. Étiqueter des marchandises, des objets - Cataloguer, classer, ranger. -. (1870). Fig. Désigner (qqn, qqch.) d'un seul terme.

« Tu sais l'histoire qu'on entend sans arrêt, dans les quartiers les jeunes ils sont en difficulté pour l'école, pour le sport, **c'est surtout pour l'amour qu'on est en difficulté**. Le reste, à côté, c'est de la flûte » explique Akim (in Pascal Duret, « Les jeunes et l'identité masculine », PUF, 1999).

Il apparaît difficile de s'engager dans « l'ère du flirt » (Hugues Lagrange, 1998, 1999) qui s'est généralisé avec la massification scolaire (avant 20 ans, 90 % des jeunes sont scolarisé-e-s, entre 20 et 24 ans, ils/elles sont près de 45 % - INSEE 2002) et la mixité. Pour H. Lagrange, le flirt a instauré de nouvelles relations entre les sexes, a renversé le sens de l'initiative (ce n'est plus la génération précédente qui dicte ses normes à la jeune génération. Il existe une plus grande tolérance vis-à-vis de leur vie affective et sexuelle considérée indépendamment de la fondation d'un foyer. Les relations sexuelles ont lieu chez les parents, mais il existe une différence selon les classes sociales, la vie sexuelle et affective peut être source de tension pour les jeunes de milieu populaire), et s'est installée comme une culture de masse depuis les années 70.

Pour certains jeunes, « *La bourrade fait office de séduction et l'agression verbale de carte du tendre* ». (Jacqueline Costa-Lascoux¹¹).

Par ailleurs, les jeunes filles ont une vision des garçons globalement assez négative qui renvoie à l'image des garçons « racailles » dont elles ne veulent pas forcément comme compagnons. Elles ont une image de l'homme idéal qui n'est pas celle des garçons qu'elles côtoient.

De plus, le groupe des pairs neutralise l'individu et la possibilité d'affirmer un « je », pour aller à la rencontre des filles. En effet, on constate que les relations filles-garçons sont d'abord des relations de groupe (le groupe des filles s'adresse collectivement au groupe des garçons et vice-versa. Pour un garçon, tenter de rencontrer une fille, accompagné du groupe des pairs ne facilite pas la relation puisque dans le flirt, ce sont les filles qui disent les conditions d'acceptabilité des avances). Ils abordent en bloc l'altérité posée par l'autre sexe (vécue comme un problème par tous les adolescent-e-s, comme période de construction des identités sexuées et sexuelles.)

Puis progressivement, des échanges plus singuliers peuvent s'installer et paradoxalement - ou évidemment ? - pour certains garçons qui ont pu témoigner, c'est la rencontre amoureuse qui leur permet de sortir de la logique du groupe des pairs. Parce qu'elle offre la possibilité de vivre autrement, de sortir du modèle enfermant et de se sentir valorisé avec une identité propre.

II. Le virilisme des garçons des milieux populaires

Les quelques travaux existant sur les hommes et le masculin postulent en règle générale que la socialisation masculine se réalise dans des espaces appelés « maison des hommes »¹², qui seraient les cours de récréation, les clubs sportifs, les cafés, les stades... Tous les lieux où les hommes se retrouvent entre eux, se socialisent en tant qu'hommes et où se construit la virilité. Cette socialisation masculine suppose le bénéfice d'un certain nombre de « privilèges » du masculin :

¹¹ Actes du colloque -De la mixité...à l'égalité dans le système éducatif - 27 mai 2004

¹² Ce concept est inspiré des travaux d'anthropologues, notamment de Maurice Godelier.

dans notre société, cela renvoie à une reconnaissance sociale liée au travail, une belle voiture, une belle femme...

Tout un ensemble d'éléments qui va renforcer l'image positive qu'un homme va avoir de lui, qui fait de lui un homme « véritable ».

En sociologie, on pense la jeunesse comme « l'entrée dans la vie adulte » (Olivier Galland), s'adossant à trois changements fondamentaux de statuts, trois calendriers :

- professionnel, avec l'entrée dans la vie active
- résidentiel, avec départ de la famille d'origine
- matrimonial, avec formation d'un couple (mariage et plus tard naissance du 1^{er} enfant)

Pour les garçons des milieux populaires, être un homme c'est entrer le plus tôt possible dans la vie active (j'ai mené un travail sur leur rapport à l'emploi, leurs représentations, etc...et on observe qu'ils souhaitent entrer le plus rapidement possible dans la vie active, pour l'argent que cela procure et le statut qui va avec, donc être un homme) et dans la vie sexuelle (« il faut l'avoir fait »...)

Or, pour certains de ces garçons, ces calendriers sont retardés, problématiques (absence de travail, donc résidence forcée chez les parents jusqu'à un âge avancé et difficulté de la rencontre amoureuse. Gérard Mauger parle de « jeunes à perpétuité »).

On peut faire l'hypothèse que l'entrée dans la vie sexuelle de manière précoce doit s'opérer coûte que coûte, y compris par des comportements violents, sexistes, en référence à la pornographie.

Si on accepte l'idée que la scolarité apporte un capital scolaire, le travail, un capital social, économique... le seul capital qui leur reste est leur capital physique et corporel. **Or le corps des hommes est une affaire d'espace public.** Et ils ne peuvent plus ou ne veulent plus le transformer en force de travail, comme l'ont fait la plupart de leurs pères. Ce refus ou cette impossibilité n'est pas sans lien avec leur histoire familiale et la transmission. Leurs pères ont transformé ce capital corporel en force de travail.

Avant on passait de la « culture de rue » à la « culture d'atelier ou d'usine ». La virilité des hommes des milieux populaires trouvait là une possibilité d'expression, inscrite dans la culture ouvrière et le statut correspondant.

Aujourd'hui, le contexte économique et le marché du travail ne le permettent pas, et les garçons ne veulent surtout pas exercer le même métier que leur père, jugé trop pénible et trop peu rémunéré (OS à la chaîne, maçons, ...), d'où un investissement massif dans le sport (effet Zidane) largement renforcé par les politiques publiques.

Ces derniers vont alors intérioriser les valeurs viriles par l'apprentissage de conduites qui sont liées au courage, à la force, à l'endurance, au défi...

David Lepoutre, dans un travail ethnographique (« Cœur de banlieue¹³ »), montre comment les jeunes garçons se lancent des défis, des joutes, qu'elles soient verbales ou physiques.

Ces jeunes garçons sont très souvent en échec scolaire, en panne de mobilité ou d'ascension sociale possible. Ils sont au chômage et privés des privilèges du masculin, de presque toutes leurs ressources, qu'elles soient scolaires,

¹³ David Lepoutre, « Cœur de banlieue », Odile Jacob, 1997.

professionnelles, résidentielles, sociales. Ils vont alors *surjouer la virilité* et adopter des conduites virilistes pour compenser ce déficit d'intégration sociale et pour compenser la perte des avantages liés à leur condition d'homme pauvre. Ceci correspond à la fonction sociale de la virilité exacerbée.

Mais quelles en sont les causes ?

- S'ils investissent autant leur virilité, c'est aussi qu'ils n'ont pas la possibilité de sublimer leurs mêmes penchants virils, comme les hommes des classes moyennes. Tous les hommes vivent la question de la virilité et de la construction du masculin, sauf que les hommes des classes moyennes ont la possibilité de la sublimer dans la scolarité, le travail, dans les loisirs, dans des espaces sociaux où ils sont reconnus ; là la domination masculine adopte des « habits neufs » (François de Singly). Les garçons des quartiers populaires, vivant dans des conditions socio-économiques dégradées, en sont privés.

- Cette culture de la force et de la virilité comme valeur du masculin est renforcée par la publicité et le commerce. Le commerce « lascar », « racaille », etc., dépasse aujourd'hui largement l'espace des quartiers d'habitat social. Il est réapproprié par un certain nombre de jeunes des classes moyennes, ce qui ne fait que renforcer les attitudes et les comportements virilistes.

- La culture du combat est réactivée par une logique guerrière dans les affrontements avec tout ce qui symbolise l'autorité : police, pompiers, etc. Le face à face, le corps à corps entre hommes, et c'est là que l'on retrouve l'idée de construction et de socialisation purement masculine, se joue dans les affrontements avec la police, des adversaires à leur taille pour relever le défi (les récentes émeutes de novembre 2005 dans certains quartiers me semblent correspondre à cette description)

- La pornographie participe également à la socialisation des garçons. Très jeunes, dès 11-12 ans, ils regardent des cassettes ensemble, dans des lieux qu'ils s'aménagent, des lieux qui sont justement des « maisons des hommes » où ils se socialisent entre eux, où les filles sont absentes. L'image des femmes que renvoie la pornographie peut expliquer pour une part certains comportements sexistes et virilistes.

Le problème n'est pas tant le fait que la pornographie soit accessible aux jeunes mais que ce soit quasiment l'unique représentation de la sexualité adulte à laquelle ils aient accès. C'est pourquoi les initiatives telles qu'aborder les relations filles garçons ou les débats sur la sexualité, me paraissent particulièrement riches dans la mesure où elles ne visent pas tant à éduquer à la sexualité qu'à favoriser les échanges, les confrontations d'idées, les questionnements. Autant de choses qui permettent de structurer sa pensée hors des représentations figées et stéréotypées.

- La sexualité de ces garçons peut être structurée par la solidarité et la coopération masculine (c'est le cas des viols collectifs par exemple. Je fais référence ici à l'analyse de Colette Guillaumin, sur la contrainte sexuelle, selon qui toute femme n'étant pas appropriée par un homme, est considérée comme disponible aux yeux des autres hommes. (Guillaumin Colette, 1992, p.42). C'est une lutte entre hommes ou une négociation pour savoir qui « emportera le morceau »

C'est pour cela que le repli viriliste des garçons, est une question que la société ne doit pas occulter. Certains garçons disent à quel point ils se sentent prisonniers, mais ils ne peuvent pas faire autrement. Les pressions qu'ils pourraient subir de la part de leurs pairs sont tellement fortes qu'ils n'imaginent pas y échapper. Au demeurant, ils

n'ont pas d'espace de reconnaissance hors du quartier, et comme la seule inscription identitaire et le seul lieu de valorisation demeurent leur quartier, que leur resterait-il si on les privait de cela aussi ?

En définitive, les "cités" sont des territoires que chacun-e s'approprié différemment en fonction de son âge, de son sexe, de son itinéraire. Et l'appartenance au quartier apparaît souvent comme une ressource identitaire pour répondre aux déficits auxquels les habitant-e-s sont confronté-e-s. Image idéalisée d'une communauté créatrice de liens, de solidarités, pour renverser le stigmate en capital positif. Image plus ou moins éloignée de la réalité, car chacun-e garde en soi l'envie de se démarquer, de se défaire de cette logique d'attachement¹⁴, de mettre en place des stratégies individuelles pour "s'en sortir", ce qui signifie bien souvent quitter la "cité". Le modèle de vie espéré se traduit dès lors par des aspirations tout à fait conformes aux valeurs de la culture individualiste dominante : un emploi, une maison, une famille pour échapper à la ségrégation sociale et spatiale que subissent les habitant-e-s des quartiers d'habitat social.

Cependant, la ségrégation sociale et spatiale se durcit depuis une dizaine d'années. Du coup, les identités, et notamment certaines identités territoriales et/ou « néo-communautaires », se renforcent dans un « nous » qui se différencie du « eux » (ceux et celles qui habitent hors du quartier) et conforte un certain type de sociabilité, les phénomènes de ségrégation sexués venant s'ancrer et se cristalliser sur ce contexte.

III. Quelques pistes de travail - préconisations

- L'existence de lieux de paroles spécifiques pour les jeunes filles paraît vraiment fondamentale. - encourager les groupes de parole et débats, mixtes et non mixtes. Encourager l'expression personnelle en la confrontant à celle des autres rend plus évidente la question de l'altérité. Favoriser des méthodes qui permettent de travailler sur les représentations sociales et culturelles des adolescent-e-s. Les clichés et les stéréotypes deviennent ainsi des objets d'étude pour aider à former l'esprit critique.

- Proposer aux partenaires locaux (Préfecture, Conseil Général, Conseil Local de Sécurité et de Prévention de la Délinquance, Contrat de ville, etc...) des éléments d'analyse sur les violences sexuées et sexuelles et les amener à définir un accord de principe sur la lutte contre ces violences et la prise en charge des victimes.

- Il faudrait également pouvoir renforcer les mobilités spatiales et urbaines des jeunes filles, à travers les loisirs, le travail ou surtout dans le cadre scolaire, de manière à ce que ces mobilités ne soient pas remises en question par les familles. Réfléchir aux mobilités permettrait peut-être de construire des relations

¹⁴ Selon la définition du dictionnaire Le Robert ; Attachement = Sentiment qui unit une personne aux personnes ou aux choses qu'elle affectionne ou auxquelles elle est liée par dévouement, service, intérêt. - Lien psychologique tenant à un besoin affectif. (contraire : Détachement, rupture.). « Tout attachement est un signe d'insuffisance : si chacun de nous n'avait nul besoin des autres, il ne songerait guère à s'unir à eux ». Rousseau, L'Émile, IV.

interpersonnelles hors du quartier et de casser les logiques territoriales et celles des groupes de pairs qui les enferment.

- À Toulouse, on expérimente des actions de prévention des violences dans les relations filles-garçons à partir de différents outils dont l'outil québécois VIRAJ¹⁵. C'est un travail de longue haleine, mais c'est un enjeu majeur si on est d'accord pour se dire que la question des relations filles-garçons et des violences est indissociable des modes d'accès à l'amour et à la socialisation amoureuse chez les jeunes.

Les premiers résultats de ces expériences montrent que les filles, se sentant victimes, adhèrent assez facilement à l'action.

La plupart des garçons, en revanche, est d'emblée dans le déni, ils se sentent attaqués, leur honneur masculin est en jeu. On sent, de manière sous-jacente, la peur de passer pour une « gonzesse » et de subir des violences à leur tour. Mais d'autres au contraire, se saisissent de ces moments pour oser dire leurs difficultés à être dans le moule du garçon viril, sans pouvoir en sortir. C'est bien la question de l'homophobie et du **rapport entre hommes** qui est en jeu et, très souvent, on a tendance à ne pas faire le lien.

- Enfin, assurer une formation à l'approche de genre aux acteurs sociaux, qui sont encore trop peu sensibilisés à ces problématiques, et ne sont donc pas toujours aptes à repérer et répondre à certains besoins.

¹⁵ VIRAJ (prévention de la violence dans les relations amoureuses des jeunes) est un programme élaboré en 1993 au Québec Il a été conçu pour la prévention primaire de la violence dans les relations amoureuses. Il a été adapté par la délégation régionale aux droits des femmes et à l'égalité en 1997 et réactualisé en 2002.

« Réel du sexe et rencontre de l'autre à l'adolescence »

Serge LESOURD¹⁶

Psychanalyste, Professeur de Psychopathologie clinique et directeur de l'Unité de Recherche en Psychologie : Subjectivité, Connaissances et Lien Social – Université Louis Pasteur – Strasbourg.

Ce que je vais dire va être différent de ce qui s'est dit jusqu'à maintenant, avec à la fois des points d'accord fondamentaux et des points de désaccords fondamentaux. Il me semble, en effet, que certains discours sur les jeunes, voire le discours social courant dans certains idéaux devenus non discutables (l'égalité entre les sexes par exemple), sont radicalement contredits par les mouvements psychiques que comporte toute adolescence.

Mon exposé se fera en trois points : premièrement je parlerai de la façon dont le réel du corps adolescent (la puberté) force à la différenciation sexuelle, bien au-delà des représentations et des images sociales, mais dans le pulsionnel, c'est-à-dire la base du lien du sujet à l'autre.

Le deuxième parlera de la façon dont ce forçage différentiel doit être repris dans le mouvement social et dans le lien social. Pour illustrer rapidement ces propos futurs je dirai que cette idée déjà évoquée de Maurice Godelier sur la « virilisation des hommes dans notre culture » est simplement un système d'organisation sociale, un système d'organisation symbolique de marquage de la différence qui aujourd'hui est récusé dans notre lien social moderne, et donc ne fonctionne plus. Nous y reviendrons.

Le troisième volet parlera de la violence, et particulièrement de la violence fondamentale que rencontre l'adolescence : la violence fondamentale de la rencontre avec l'Autre sexe, quel que soit son sexe, c'est-à-dire la rencontre amoureuse.

Le différentiel constitutif de l'adolescence

L'identité sexuée de l'enfant pré-pubère constitue le jeu des identifications. Il va tirer des représentations admises dans le lien social un certain nombre de traits différentiels qui vont lui permettre de dire : « ça c'est un homme, ça c'est une femme, voilà comment fonctionne un homme (ou une femme) ». Il va alors pouvoir s'identifier à ces traits pour construire son identité sexuelle. Mais le réel du corps infantile, au moins dans son image, ne facilite pas la différence. Chacun s'est trompé au moins une fois sur le sexe du bébé qu'il voyait dans un berceau, chacun a fait cette même expérience avec des enfants de 8 à 10 ans, par exemple à la piscine quand l'enfant ne porte pas sur lui par les traits sociaux de la différence sexuelle que sont la longueur des cheveux ou un maillot de bain dissimulant la poitrine. Le corps infantile pré-pubère n'est pas différenciable sexuellement dans son image, sans aller voir les

¹⁶ Derniers ouvrages parus : *La construction adolescente* et *Comment taire le sujet ? Des discours aux parlottes postmodernes*.

signes réels de la sexuation corporelle, ceux qu'utilise déjà l'échographe pour distinguer la fille du garçon, : la présence ou non du pénis.

Le réel du corps adolescent vient forcer la différenciation sexuelle. Après la puberté, il n'est plus possible de se tromper sur son sexe, ni sur le sexe de l'autre. C'est d'ailleurs ce qui pose tellement de questions aux transsexuels. Cette différenciation implique un certain nombre de conséquences fondamentales qui vont discriminer radicalement les privilèges accordés à un certain nombre de pulsions suivant le sexe. La façon mâle et la façon femelle de saisir le monde et donc de réaliser son plaisir, deviendront alors spécifiques.

La visibilité de la transformation du corps féminin (poussée des seins, élargissement du bassin, etc.) va obligatoirement engager la fille dans quelque chose du « donner à voir ». Il se construit une nécessité d'être regardée, d'être repérée dans le regard de l'autre. Le corps est engagé dans le donner à voir comme objet du désir, ce que la psychanalyse rappelle quand elle dit que la femme se fait « phallus de l'homme ». Quelle jeune fille n'a pas éprouvé ce changement du regard des hommes sur elle à la puberté ? Ce donner à voir est le centre de la question déjà évoquée de l'honneur des filles, à entendre comme un « donner à voir », et donner à repérer. L'honneur c'est ce qui se voit et qui « doit » se traduire à travers une attitude envers les garçons, un mode d'habillement, etc. Il s'agit soit de cacher ce qui fait appel au désir (l'honneur kabyle développé par P. Bourdieu¹⁷) soit de se déshonorer en se montrant objet du désir. Ce privilège accordé au voir et au donner à voir chez la fille, construit les effets pathologiques féminins classiques de l'adolescence des filles. La dissimulation du corps derrière des « voiles » comme son exhibition outrancière sont pris dans cette logique du donner à voir. De la même façon, la monstration de son corps décharné par l'anorexique qui refuse la sexuation féminine, le « n'être pas être le phallus » féminin, est pris dans cette logique de la pulsion scopique. Ces effets normaux de l'adolescence féminine sont fortement renforcés dans notre lien social par le privilège accordé au voir et à la monstration dans la construction de l'identité sociale de la féminité. Aujourd'hui, dans notre société libérale de démonstration, la féminité se montre, alors que dans d'autre culture c'est la dissimulation du corps qui se met en place à cette époque de la vie. Mais que l'on fasse disparaître le corps de la femme, ou qu'on l'exhibe comme chez nous, c'est la question du donner à voir du corps féminin qui est en cause. L'adolescence féminine met ainsi au cœur des processus de construction de la féminité la pulsion scopique, dans sa version passive du donner à voir.

De la même façon le signe majeur de la maturité féminine, l'apparition des règles vient signifier pour la fille, au-delà de l'accès à un corps mature, l'absence de quelque chose qui devrait être là, l'absence de ce qui pourrait être là et qui ferait que les règles n'existent pas : la présence de l'enfant. Cela implique pour la fille une intériorisation de son rapport au désir, un désir qui se tourne vers l'intérieur, vers la centralité de son corps. Cette centration sur l'intériorité est tout à fait perceptible dans le quotidien des filles à l'adolescence et dans la représentation qu'elles ont de l'espace et de la vie. Ainsi dans une étude que nous avons fait il y a quelques années avec des collègues sociologues et psychanalystes sur le vécu et la représentation de l'espace par les habitants d'une cité de banlieue, ce que représentaient les filles sur les dessins de leur quartier, c'était d'abord la représentation de l'espace intime de l'espace familial (maison ou appartement) et des parcours qui permettent d'aller d'un lieu à un autre (école-maison, maison-

¹⁷ Bourdieu P., 1998, La domination masculine, Paris, Seuil.

magasin, etc.). L'intériorité, qui est culturellement réservée aux femmes depuis des millénaires (pensons aux Vestales romaines gardiennes de l'intérieur) si elle a pu servir à « l'enfermement des femmes dans la maison », prend d'abord appui sur un réel du pubertaire adolescent, celui du privilège accordé à l'intériorisation, au-dedans, à la centralité du corps creusé pour recevoir le bébé, et le pénis.

Dans la même étude, les garçons donnaient une représentation de la cité radicalement différente. Les dessins représentaient l'espace de la rue, l'espace extérieur. Ainsi, si le féminin pubertaire privilégie la dimension de l'intérieur et celle du donner à voir, le masculin pubertaire va privilégier un tout autre registre de rapport au monde.

Le masculin pubertaire met en avant une composante du rapport au monde chose qui nous pose problème avec nos adolescents actuels : la question de l'agir. Si l'agir devient central pour les petits mâles adolescents, c'est parce que ce qui se développe chez le garçon à l'adolescence, c'est la musculature. Or la particularité psychique de la musculature pour l'être humain, c'est qu'elle est le support de la pulsion d'emprise. La pulsion d'emprise sert de support pour le sujet à sa capacité de saisir le monde extérieur, de l'attraper, voire de le détruire. L'emprise et la violence sont intimement en lien pour le sujet humain, autant dans l'enfance au moment où le petit sujet peut enfin musculairement contrôler le monde (c'est la phase d'opposition de l'autonomie anale : la violence des bacs à sable), qu'à la puberté masculine. L'emprise fonde donc le masculin pubertaire dans un tourné vers l'extérieur qui est encore renforcé chez le garçon par le privilège accordé par les transformations pubertaires à une autre pulsion, celle de la voix. La mutation de la voix masculine, la mue, pose question aux petits mâles qui ont du mal pendant tout un temps à situer le registre de leur pulsion vocale, au moins dans sa transformation en tessiture. Or la pulsion vocale implique aussi une autre dimension, c'est elle qui sert de support à l'appel à l'Autre par la parole qui sert à atteindre l'autre quand il est loin, extérieur. Le garçon privilégiera ainsi de manière forcée la saisie du monde extérieur et l'action sur celui-ci par la voix ou par le faire. Le privilège accordé ainsi à la « tchache » dans le registre amoureux de la « drague » par exemple, comme dans le registre agressif de la moquerie (« je l'ai tué » ou « cassé » disentils aujourd'hui d'une remarque ironique bien placée) témoigne de cet usage de la parole tournée vers l'extérieur pour aller saisir l'objet de la relation.

Le pubertaire masculin force ainsi le garçon à l'actif, comme le pubertaire féminin force la fille au passif (ce qui comme chacun le sait implique autant d'agir que l'actif). Ces forçages du corps par le réel sexué induisent des positionnements subjectifs sexués différents dans le rapport à l'autre. Fondamentalement ces positionnements doivent être repris, organisés par le lien social. Ainsi l'exemple de Godelier déjà cité privilégie pour les garçons la mise en avant de la pulsion d'emprise dans la culture qu'il étudie, mais dans cette même culture l'usage du chant est aussi réservé aux hommes et interdit à l'autre sexe, les femmes. Il s'agit bien de construire un repérage différentiel culturel entre les sexes qui permet de savoir très directement et simplement qui (quel sexe) à la droite de faire ceci, et s'il le fait c'est qu'il appartient à ce sexe, et qui a le droit de faire cela qui appartient alors à l'autre sexe. La culture, au fond, c'est la façon dont un lien social donné organise le différentiel entre les sexes, et donc ce que chaque sexe peut et doit faire.

Un différentiel sexuel perturbé par la demande sociale

Notre lien social moderne complique sérieusement la donne du passage pubertaire pour les adolescents pour deux raisons. Premièrement à cause du privilège donné dans notre lien social à l'action, à l'agir comme preuve d'existence. Ainsi c'est par notre travail que nous trouvons une place une existence, comme le montre le malaise des cadres en préretraite ou des chômeurs, leur disparition du lien social, voire même des statistiques. De la même façon la revendication que nous avons vis-à-vis de nos hommes politiques : des actes pas des mots, montrez-nous en acte ce que vous êtes, vous faites, est prise dans cette preuve d'existence en acte. Ainsi encore nous définissons les gens par ce qu'ils font : « Dis moi ce que tu fais je te dirai qui tu es ». Ainsi encore la définition moderne de l'homosexuel est : quelqu'un qui couche avec une personne du même sexe, alors que psychologiquement ce n'est pas l'acte homosexuel qui définit l'état. Bien des humains, des adolescents en particulier, ont pu avoir des actes sexuels avec quelqu'un du même sexe, sans jamais être homosexuel dans leur rapport à l'autre, et Socrates, comme Platon, s'étonneraient forts d'être considérés comme gays.

Ce privilège accordé à l'agir comme preuve d'existence va pousser la garçon à témoigner de son existence par l'acte, que ce soit dans les réseaux de délinquance, que ce soit dans les preuves universitaires de réussite à l'examen ou que ce soit par l'acte sexuel, ainsi que le disent les jeunes banlieusards : être un mec c'est avoir couché, c'est avoir été en acte virilement un homme. Cette mise en avant de l'acte comme réalisation de soi dans l'amour correspond à la façon dont on décrit le rapport amoureux dans les réseaux sociaux modernes que sont les journaux Union, Lettres intimes, voire dans les émissions de télévision depuis celle de Mireille Dumas en passant par les films pornographiques de Canal+. L'amour se témoigne en acte. Les filles sont alors tirées, poussées à tenter d'exister en acte. Actes qui vont être alors soit du côté de « l'honneur » dans la fermeture à l'autre voire une certaine agressivité dirigée contre les garçons qui tentent une approche par le flirt, soit par identification aux comportements masculins (mais ne prône-t-on pas l'égalité des sexes ?) Les filles vont basculer dans l'agir professionnel en privilégiant uniquement leur carrière (et les difficultés surgiront lorsque la maternité ne viendra pas), soit plus radicalement dans l'agir délinquant comme en témoigne le film *La Squale*¹⁸ qui montre bien ce genre de bascule des jeunes femmes.

La deuxième demande de notre société qui pose problème au passage adolescent c'est le privilège donné au « donner à voir ». Les émissions du type *le Loft*, *Olivier Fogel*, *Star Ac*, qui exhibent au regard du spectateur quelque chose de l'intime et auquel les participants se soumettent avec plaisir sont une des formes de cette domination du « donner à voir ». Mais ce que nous privilégions du côté de la mode, de l'esthétique des corps, mais aussi de la chirurgie esthétique ou du body building, participe de ce même mouvement. Le donner à voir va renforcer les filles du côté normal du développement pubertaire, parfois en l'exacerbant, mais il va brouiller l'image pour les garçons. Bien des jeunes body-builder, que ce soit ceux que j'ai rencontrés dans les cités ou ceux qui viennent à mon cabinet, sont pris dans ce que dévoilent les publicités modernes présentant les hommes : une certaine féminisation du corps de l'homme. La disparition dans toutes les publicités du signe viril que sont les poils est la trace la plus patente de ce phénomène. La confusion des sexes dans notre lien social moderne rend difficile le travail lié au forçage différentiel des sexes

¹⁸ Lesourd S., 2001, « La squale », *La lettre du Grape*, N°45, sept. 2001, 94-96

pubertaires. Il y a peu de façons d'assurer dans le lien social une identité sexuée, peu de modélisations différentielles de la sexualité identitaire. Elle est laissée au libre choix de l'adolescent. L'adolescent doit donc déterminer tout seul, sans l'aide des repérages sociaux, ce qu'il va être dans son comportement, avec son nouveau corps et dans ses nouveaux rapports avec les autres. L'adolescent va donc devoir déterminer seul, aussi bien ce qu'il en est de ses pratiques sexuelles : suis-je gay, lesbienne, trans, bi, hétéro. Ce choix de la pratique sexuelle est laissé au libre choix du sujet à l'adolescence, et cela l'angoisse énormément. La pratique de cabinet, comme celle des actions de prévention dans les collèges témoignent, pour ceux qui veulent l'entendre, de ce genre d'angoisse de nos jeunes. Angoisse d'autant plus forte qu'ils doivent témoigner en acte de ce qu'ils sont. Bien des comportements « machistes » des garçons viennent dissimuler cette peur de la rencontre sexuelle, de nombreux comportements provocateurs des filles n'ont pas d'autre sens.

Une rencontre amoureuse en panne

En effet dans ce brouillage des représentations de la différence des sexes qui caractérise notre lien social, la question que les adolescents n'arrivent pas à résoudre est celle banale du qui suis-je dans la rencontre amoureuse, et celle du qui est l'autre dans la rencontre. Les rôles sociaux, les codes culturels déterminaient une façon de faire dans les rapports sexuels, un mode d'être qui permettait d'apprivoiser la rencontre sexuelle. Notre lien social ne fait plus ce travail d'encadrement de la rencontre amoureuse. L'adolescent par le flirt, dont on a vu qu'il disparaissait, ou plus exactement qu'il prenait place de manière précoce vers 10-12 ans, apprivoisait la rencontre amoureuse, et spécialement cette part de la rencontre amoureuse qu'il découvre : que dans toute relation amoureuse il y a un ratage de complétude. Ce que découvre l'adolescent c'est que dans le couple il n'est pas possible, comme le rêvait l'enfant, d'arriver à une fusion parfaite avec l'autre. L'autre ne fait pas couple réellement avec moi. Tout au plus il est possible d'arriver à vivre avec un(e) autre une relation où je le reconnais comme différent(e) de moi, et où il me reconnaît comme différent(e) de lui. Ce ratage de la rencontre ne peut être possible que lorsqu'il est encadré par des réseaux symboliques qui lui donnent corps (c'est ce que faisaient les rituels de passages adolescents des sociétés traditionnelles). Quand le lien social n'encadre plus ce ratage de la rencontre, les adolescents cherchent désespérément des réseaux symboliques qui donnent possibilité à la création de cette forme de rencontre limitée. Ainsi l'honneur des filles ou des familles, dont nous voyons les effets souvent pervers dans les cités, est-il à comprendre comme un réseau symbolique bricolé par les adolescents pour construire une limite qui permet de dire : là, la rencontre est possible, là elle est impossible. Cette dimension de l'honneur permet de définir des places sexuées et des impossibles de rencontre. Mais parallèlement, il existe un autre effet de cette perte d'un encadrement symbolique, celui du refus de la limite que traduisent les dépassements, les forçages de la rencontre, l'imposition de son désir à l'autre. Cette position, souvent mais uniquement masculine est celle que nous trouvons dans la majorité des violences adressées à l'autre sexe.

En conclusion, je trouve particulièrement intéressant que le débat que nous avons ici se tienne aujourd'hui à Marseille dans une des rares villes qui n'est pas concernée par les violences urbaines actuelles des jeunes. Cela me paraît d'autant plus important, que ce que nous appelons la violence urbaine, si on suit pas à pas ce qui est dit aujourd'hui par les jeunes et ce qui leur est répondu : c'est la non-rencontre.

Les flambées de violence sont une double non rencontre. Non rencontre d'une part entre ce qui constitue le corps social, la politique, et les adolescents, en l'occurrence les garçons, car ce sont eux qui agissent. C'est la part la plus visible de ce qui se joue ces jours dans notre pays. Mais il existe aussi une autre non rencontre : la non-rencontre des acteurs, dans la majorité des cas des hommes, avec l'autre part du corps social, la part féminine qui dans ces violences, justement ne s'exprime pas. Rappelons qu'à Marseille c'est d'abord sur les femmes, sur le travail avec les femmes qu'a reposé et que repose le travail dit de prévention et que je préfère appeler le travail de culture.

Ainsi, il me semble que c'est moins aujourd'hui de lieu de paroles dont ont besoin les adolescents (je ne suis pas d'accord avec l'orateur précédent et pourtant c'est mon métier de parler avec les sujets) que de lieu où ils soient réellement capables d'être reconnus par des adultes dans des faire, des agirs. D'autre part, il me semble qu'en ce qui concerne le lien social et amoureux (l'un ne va pas sans l'autre) il ne s'agit pas de proposer aux jeunes, et au moins jeunes, de solutionner la question de la différence sexuelle en terme d'identité de genre (hétéro, bi, trans gay ou lesbienne) ou homme, femme, car ce traitement de la différence par l'identité ne peut que conduire à un lien social construit sur le repli identitaire, le repli communautaire. Il s'agit peut-être plus de rappeler cette limite infranchissable, que l'adolescent rencontre, celle de la différence des sexes et donc de l'impossible identité entre homme et femme. Seule cette reconnaissance ouvre alors à une rencontre, à un lien social qui ne soit pas de destruction de l'autre dans une tentative de faire de celui de l'autre sexe un identique à moi-même.

« Filles au risque de l'adolescence »

Hakima AIT EL CADI

Anthropologue, université Marc Bloch de Strasbourg

L'adolescence en souffrance est une grande oubliée des recherches en sciences sociales au profit de l'adolescence en violence, tapageuse, spectaculaire, et surtout visible dans l'espace public. Contraintes à la retenue du corps à travers les rôles et codes de conduite sociaux qu'elles ont intériorisés dès la petite enfance, les filles et leur silencieuse douleur de vivre sont négligées dans le traitement sociologique des problématiques liées à une certaine « jeunesse en crise ».

Et pourtant, derrière leur masque de beauté, les adolescentes sont nombreuses à se scarifier la peau, à vomir leur désarroi, à s'adonner à des ivresses répétitives, à consommer des drogues, lorsqu'elles ne signent pas publiquement leur manque à être par l'expérience de la violence, de la fugue, de la maternité adolescente, de la tentative de suicide.

Nous nous proposons ici d'évoquer en quoi l'adolescence féminine, dans la société contemporaine, est une étape de vie douloureuse à surmonter malgré le confort matériel sans précédent dont jouit la jeunesse occidentale.

Ne pouvant exposer ici, faute de place, le répertoire des tentatives de survie que déploie l'adolescente en souffrance pour surmonter l'état délicat du passage à « l'Age de femme », nous renvoyons le lecteur à nos précédentes publications citées en bibliographie.

Le « devenir-femme » en crise

Ne plus être une « gamine », voilà la seule certitude qui advient à la conscience de nos filles en devenir-femme. Quelques peluches recouvrent encore leur lit et des socquettes jonchent le sol de leur chambre, pourtant elles persistent à ne plus vouloir être considérées comme une enfant. C'est le crépuscule de l'enfance mêlé à l'aurore de l'adolescence pour reprendre la belle métaphore de Victor Hugo.. La reconnaissance de soi devient brumeuse, le corps épouse d'autres contours, la présence des autres se fait plus encombrante et le regard du monde sur soi devient une urgence. Les frontières familiales de l'enfance qui enveloppaient solidement le Moi se désagrègent pour en reconquérir d'autres et donner ainsi naissance à un nouvel état d'être et un nouveau corps, celui de femme.

Mais pendant que la nature travaille son corps à son âme défendante, en transforme la silhouette et l'ouvre à en faire couler le sang, que proposent nos sociétés de l'hyper-modernité à la fille pour s'enquérir avec le moins de heurts et de souffrances possibles de ce « Passage à l'âge de femme » qu'est l'adolescence ? Plus grand chose à vrai dire, du moins de tangible, et de stable susceptible de l'aider à se broder une féminité qui la rassure dans son sentiment d'être.

Il y a déjà plus de vingt ans de cela, un collectif de chercheurs retraçant l'histoire de la jeune fille depuis l'âge classique s'interrogeait sur le sort existentiel des adolescentes de leur temps et concluait sur une note sceptique : « Dans toutes les directions, les brumes masquent donc l'avenir des jeunes filles (...). Elles se cherchent, comme tous les adolescents, mais elles cherchent, en plus, au fond d'elles-mêmes, les signes d'une féminité qui n'est plus définie. La société de consommation ne leur propose aucune voie tracée, aucun modèle de référence, hormis ceux des magazines de mode. Les conditionnements auxquels elles sont soumises leur laissent l'illusion d'une totale et angoissante liberté. »¹⁹. Une génération d'adolescentes plus tard et à l'aube d'une seconde qui s'éveille, ces inquiétudes étaient bien fondées et trouvent toute leur légitimité d'être dans le tissu culturel contemporain.

Aujourd'hui, la jeune génération féminine du portable et du *chat*, de la télé-reality et de la Star Ac, du piercing et du tatouage, du string et de la chirurgie esthétique, de la contraception et du préservatif, jouit d'un confort et d'une liberté d'être sans précédent. Mais, de ces profonds bouleversements culturels perçus comme de véritables progrès, l'adolescence féminine n'est pas pour autant une période vécue dans la sérénité identitaire. Bien au contraire, le passage à l'âge de femme semble maintenant se consommer dans la souffrance pour une grande partie des adolescentes, même si leur belle, douce et studieuse mise au monde ne laisse rien transparaître de leur intériorité morbide. Les enquêtes épidémiologiques sur la santé des adolescents témoignent toutes d'une élévation du nombre de filles en souffrance, qui déclarent se sentir mal dans leur peau, ne plus avoir goût à la vie et avoir attenté au moins une fois à leurs jours²⁰.

Bien plus qu'une simple « crise d'adolescence » inhérente aux bouleversements psycho-organiques de la puberté, la fille de l'hypermodernité se heurte à une véritable *crise du devenir femme*, car aucun projet de « carrière de femme »²¹, institutionnellement préétabli et reconnu de tous, ne lui est fourni par nos sociétés de l'émancipation sexuelle pour mûrir dans la stabilité et la cohérence des repères de sens.

1.1. De la jeune fille à l'adolescente

L'adolescence n'est plus une étape de vie clôturée par le rite de passage du mariage. Elle est un état d'être qui sait sa naissance, la puberté physiologiquement déclarée par les règles, mais qui ne sait plus sa fin. L'étymologie même du mot adolescence, *adolere* qui veut dire croître, traduit cette perte dans la modernité des balises et des seuils qu'incarnent les rites et dont la fonction anthropologique est de scander la ligne de vie du passant en une succession de périodes accomplies et identifiables culturellement déterminées²². Sans butée rituelle dissolvant symboliquement l'état de fille pour faire advenir celui de femme, les adolescences deviennent « interminables », plurielles, disparates et d'une complexité telle qu'elles échappent à toute tentative de définition sociologique.

¹⁹ Y. Kniebihler, M. Bernos, E. Richard, E. Ravoux-rallo, *De la pucelle à la minette, les jeunes filles de l'âge classique à nos jours*, Saint-Amand-Montrond, Messidor, 1983, p.246.

²⁰ Entre autres, Baromètre Santé 2000 en comparaison au Baromètre Santé 97/98 et les diverses enquêtes Inserm de l'Unité « Santé de l'adolescent » dirigée par Marie Choquet.

²¹ Nous empruntons cette terminologie à la sociologue Nathalie Heinich in *Etats de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, 1996.

²² D. Chauvin (ss.dir.), *L'imaginaire des âges de la vie*, Grenoble, ELLUG, 1996.

La figure sociale de la jeune fille n'est plus une réalité culturelle dans la modernité. C'est avec le recul significatif de l'âge au mariage que la jeune fille est née, au XVIII^{ème} siècle, comme sujet social. Dans la Grèce antique, dès leur puberté, les fillettes étaient mariées et devenaient de suite femme. Au sang des premières menstrues se mêlait presque celui de la défloration. L'historien Pierre Brulé montre que la fille grecque passait directement de ses jouets au lit de l'époux qui lui aura été choisi par son père²³.

La *jeune fille* existe comme sujet social uniquement dans les cultures où le mariage s'inscrit comme ultime butée institutionnelle à la formation du devenir femme. Dans les cultures qui sacralisent le corps virginal, elle est aussi la *pucelle*, car seule l'expérience de la défloration nuptiale la rend symboliquement femme. Dans notre société où le mariage n'est plus reconnu comme rite de passage d'un état de femme à l'autre, la jeune fille se définit plus comme un état de l'identité féminine qu'un état identitaire féminin de la réalité sociologique.

La maturation physique et sociologique de la fille moderne en fait une *jeune femme*, mais pas pour autant une « femme » au sens d'état d'être conférant une assise solide à la construction symbolique du soi féminin et de son rapport au monde. Cette difficulté à se définir aujourd'hui en dehors d'un projet de femme institutionnellement établi et collectivement reconnu, se complexifie davantage dans nos sociétés marchandes du culte de la jeunesse, où l'icône du bien-être et de l'excellence sociale est la *femme jeune*. En effet, la société contemporaine ne démarque plus socialement les âges de la vie, mais contribue à exacerber leur confusion en invitant les générations situées en amont et en aval de l'adolescence (intervalle *socialement* défini comme l'âge de vie entre la puberté et la majorité civile) à se constituer comme emblème de la jeunesse. Cette catégorie floue de la « culture jeune »²⁴ est née de la société marchande des médias, de la publicité et des loisirs, et se caractérise par « la conjonction d'un ensemble de traits (hédonisme de masse, extase du corps, valeurs privées, culture psy) désignant l'époque post-moderne »²⁵ est maintenant incarnée par les préadolescentes ou adonassantes mieux connues sous le nom commercial de *Lolitas* et leurs aînées, les adolescentes²⁶. Fillettes, adolescentes et mères arborent les mêmes styles vestimentaires dans la rue, font ensemble du roller, vont au cinéma voir les mêmes films, se prêtent soutiens-gorges et maquillage, etc. Vers l'idéal de jeunesse convergent toutes les générations féminines conduisant à ne plus savoir les distinguer au premier coup d'œil, tant l'esthétique efféminée des préadolescentes ressemble à celle, retravaillée artificiellement, de leurs mères et grands-mères branchées.

Le « passage à l'âge de femme » est ainsi une étape de vie dont la société moderne peine à admettre l'obsolescence. C'est la naissance de la femme en tant

²³ P. Brulé, « Des osselets et des tambourins pour Artémis », in *Le temps des filles*, CLIO, n°4, 1996. Si les rites de passage signifient pour le garçon l'accès à la condition de citoyen et de guerrier, les épreuves initiatiques ont pour les jeunes filles valeur de préparation au mariage qui marque pour elles leur sortie de l'enfance et dans lequel elles accomplissent le rôle que la société leur attribue : donner naissance à des citoyens. La préparation au mariage se fait sous l'égide d'Artémis, déesse qui prend en charge la croissance des jeunes et leur parcours jusqu'à la maturité.

²⁴ G. Neyrand, *La culture de vos ados*, Paris, Fleurus, collection « Le métier de parents », 2002.

²⁵ G. Lipovetsky, « Les jeunes et les métamorphoses de l'individualisme démocratique » in *Les 15-25 ans, acteurs dans la cité*, Paris Syros, 1996.

²⁶ Cette expression est d'Aldo Naouri. Pour une analyse des comportements de vie des trentenaires pris par le « Syndrome Peter Pan » ou « Tanguy », c'est-à-dire qui refusent de quitter l'univers enchanté et rassurant de l'enfance, se reporter entre autres à M. Giral, *Les adolescents : enquête sur les nouveaux comportements de la génération Casimir*. Paris, Le pré aux Clercs, 2002.

qu'état d'être qui termine l'adolescence et non celle-ci qui déclare sa fin pour introniser la femme. La jeune fille se savait « en fin de fille » et proche de l'état de femme lorsque sa main était demandée en mariage. La nuit de noce la faisait épouse et ainsi de par l'écoulement du sang de la défloration, jeune fille elle n'était plus.

Aujourd'hui, la femme en tant que figure sociale, personnage de fiction et objet publicitaire existe bien, mais à titre de sujet institutionnellement établi, culturellement reconnu, elle ne semble plus l'être. L'identité anthropologique du féminin peine à se définir clairement dans les sociétés individualistes car ce n'est plus le mariage qui fait la femme. Paradoxalement, plutôt que de la rendre tangible, repérable, solide, composite, le combat des femmes pour l'émancipation sexuelle tend à effriter l'identité symbolique féminine et dès lors, sans modèle alternatif consensuel, à ne la faire exister qu'à travers les imageries commerciales de la féminité.

De la révolution sexuelle et de la destitution de la figure sociale de l'épouse comme personnage emblématique du féminin, une pluralité de « carrières de femmes » a émergé sur le marché de la féminité. La fille n'est plus contrainte de construire son adolescence dans le sillage de ses ascendantes en se vivant comme « fille à prendre » par un prétendant, mais est libre d'envisager sa vie de femme comme bon lui semble. La femme hypermoderne peut être une épouse, une concubine, une célibataire, une mère célibataire ou une mère porteuse sur commande, une lesbienne, une mère lesbienne et même une polyandre ou, à ses heures perdues, une épouse adepte de l'échangisme, etc.

Si cette multiplication des états de femme, dans la modernité, profite largement à la femme adulte, celle-ci pouvant au cours de sa trajectoire de vie les épouser à sa guise, elle reste fortement préjudiciable pour l'adolescente. En effet, de cette profusion de symboles de féminité, la fille pubère pénètre une adolescence marquée par la confusion et l'instabilité des modèles identificatoires. Alors que la jeune fille profitait du point d'ancrage culturel dominant que constituait la célébration de ses noces pour se construire une identité post-pubère, l'adolescente est aux prises avec une absence d'aiguillages stables et solides lui indiquant la voie à prendre pour advenir femme. La diversité et l'hétérogénéité des trajectoires féminines annulent l'idée même que l'adolescence est une traversée, car la société n'indique plus vers quelle rive la jeune doit accoster, à quel horizon de sens elle doit accrocher solidement son regard pour rejoindre le monde des femmes. Cette indétermination des modèles identificatoires, cette impossibilité intérieure de s'orienter vers des choix précis susceptibles de cristalliser un sentiment d'identité féminine sans équivoque rendent incertaine, compliquée, angoissante et surtout insignifiante l'existence adolescente. Lorsque aucun rite institutionnel ne vient signaler à la fille la fin de son cheminement, l'adolescence n'est plus une étape de la vie à franchir, une trajectoire éclairée par des valeurs sûres, mais une aventure obscure aux lendemains et dénouements incertains.

1.2. Adolescences virginales

Qu'en est-il de la fille de culture catholique, juive, musulmane, tzigane ou autre, héritant d'une éducation traditionnelle où la sacralisation du corps virginal et de l'état de jeune fille est toujours en vigueur ? Éduquée comme fille en devenant-épouse au sein de sa famille et de sa communauté culturelle, est-elle alors une jeune fille protégée des méandres d'une adolescence consommée dans la désertion de symboles de féminité consensuels et prédéfinis ?

Notre expérience de terrain et les travaux de recherches effectués auprès des filles issues de l'immigration traditionnelle, nous ont montré que le bénéfice d'une feuille de route à suivre dans l'adolescence ne protège nullement la fille de l'errance identitaire. Au-delà de l'obligation de mariage que la famille impose à la pubère comme projet de femme, les frustrations et les souffrances émanent davantage de l'interdiction de flirter ou de souscrire à une sexualité active pré-nuptiale à l'instar de la majorité des adolescentes²⁷. Ne pouvoir composer avec le modèle alternatif dominant de « fille émancipée » qu'exalte de manière ostentatoire notre société comme idéal de féminité dans l'espace mondain provoque le sentiment aliénant, chez la fille, d'une dépossession de la maîtrise de soi et d'une abnégation de sa subjectivité.

Le désir intime d'avoir une vie amoureuse, des relations sexuelles, de filer une histoire sentimentale hors des cadres du mariage à l'instar des jeunes héroïnes de leurs séries préférées, fait de ces filles des *adolescentes* dans leur état d'être et non des *jeunes filles* malgré l'abstinence sexuelle à laquelle elles sont soumises. S'identifiant depuis la petite enfance aux personnages et figures romantiques d'une culture juvénile érigeant l'expérience de la séduction et du flirt adolescent comme conditions préalables à l'épanouissement du soi conjugal et désacralisant l'état de jeune fille, ces filles ne se vivent guère sur le plan symbolique comme pucelles, mais davantage comme adolescentes vierges.

La figure sociale de la pucelle, la *puella*, intrinsèquement liée à celle de jeune fille qui « marque un créneau d'âge (plus qu'une classe d'âge au sens ethnologique) entre la puberté et la défloration » est un *état d'être* typique des sociétés traditionnelles, tandis que la vierge, qualificatif qui renvoie, davantage, à l'intégrité sexuelle, est un *état de corps* typique des sociétés modernes ne faisant plus du mariage le temps de la défloration.

En intériorisant les modèles de féminité ambiants qui font de l'érotisation extrême du corps féminin, de la séduction et de la découverte des plaisirs charnels le corollaire du bien-être, les filles se sont forgées un *habitus sexuel* foncièrement moderne, c'est-à-dire un état d'être sexué non soumis à l'obligation de chasteté.

Foncièrement modernes, car élevées dans des milieux traditionnels réduisant la sexualité à l'état de tabou, ces filles héritent uniquement du mode occidental des façons d'être un corps sexué et de « faire » la sexualité pour se construire leur identité de femme. Ainsi, lorsque aucune éducation sexuelle alternative ne vient concurrencer celle en vigueur et légitimer ses fondements, l'obligation de virginité résonne chez la soumise comme une véritable entrave à l'épanouissement personnel, une violation de son intimité.

La nature occidentale et moderne de l'*habitus sexuel* des filles issues de la Tradition s'exprime, à leur insu, dans leur mise au monde.

Les manières de se mouvoir, de se déhancher, de regarder les garçons, de les approcher, de les séduire font fi du devoir de pudeur et de discrétion qui incombe à l'état de jeune fille. L'imagerie contemporaine de la jeune « beurette » ou de « la gitane » vierge est loin de figurer celle de l'oie blanche, cette pucelle du XIX^{ème} siècle des classes supérieures et moyennes « dont « l'innocence » est fondée sur l'ignorance totale de son sexe et de son corps »²⁸.

²⁷ Se reporter entre autres à C. Lacoste-Dujardin, *Yasmina et les autres de Nanterre et d'ailleurs*, Paris, Nathan, 1987 et N. Guénif-Souilamas, *Des beurettes*, Paris, Grasset, 2000. Il faut signaler le manque de recherches approfondies sur les filles de culture tzigane et celles issues des milieux conservateurs catholiques et juifs

²⁸ Y. Kniebihler, M. Bernos, E. Richard, E. Ravoux-rallo, *De la pucelle à la minette, les jeunes filles de l'âge classique à nos jours*, Saint-Amand-Montrond, Messidor, 1983, p.91.

Les yeux baissés et les genoux croisés, la jeune fille d'antan se mettait au monde dans « un corps aux orifices fermés : elle ne devait pas entendre les propositions des hommes comme elle ne devait pas regarder entre les yeux le lorgneur masculin en pleine action de prédation visuelle »²⁹.

Le corps d'apparence des nombreuses vierges de l'hypermodernité n'est plus replié vers l'intérieur, mais tourné vers le monde extérieur dans un éclat d'apparence et d'érotisme qui tranche radicalement avec l'esthétique traditionnelle du corps virginal. Les filles de culture tzigane, musulmane, catholique, juive sont toutes aussi belles, séduisantes, charmeuses, que leurs consoeurs libres de disposer de leur corps. Soumises à l'obligation de l'abstinence sexuelle, elles se mettent au monde dans une corporité efféminée souvent des plus extraverties: style vestimentaire provocant, regard d'allumeuse, tchatche facile.

Ces adolescentes n'ont de chaste que la densité organique de leur corps, leur hymen étant intact, mais nullement la densité sociale, l'obsession de séduction formatant leur mise au monde.

Elles préservent leur virginité par souci d'honorer la volonté parentale et, dans une moindre mesure, par adhésion personnelle aux valeurs religieuses. Le corps virginal constitue en quelque sorte le point névralgique où s'articulent, de manière chaotique, les conceptions traditionnelles et modernes de la féminité juvénile. Il est une sorte de maillon physique, un corps d'union, permettant à la fille de se maintenir liée à sa double appartenance culturelle en répondant au moins partiellement aux exigences de féminité divergentes qu'elle lui impose. La virginité de son corps permet en effet à la fille de se vivre à la fois dans le regard précieux de ses parents comme *jeune fille honorable* et dans le regard de ses pairs occidentaux, comme *adolescente émancipée* en s'adonnant à des amours clandestines.

Lorsqu'elle connaît l'ivresse de l'amour, le désir de se vivre comme adolescente sexuellement émancipée supplante souvent celui de rester la vierge espérée de ses parents. Pour connaître les plaisirs de la chair avec son petit ami tout en s'assurant de se livrer vierge à son futur époux, certaines filles procèdent en ultime recours à des aménagements de « détour » ou de réparation de l'hymen des plus mutilants à l'endroit de leur sexualité et de leur corps : la pénétration anale et la chirurgie restauratrice de l'hymen³⁰ sont des pratiques courantes. Dans nombreux forums d'Internet, les appels de détresse de nombreuses jeunes femmes voulant se « refaire une virginité » avant la célébration de leurs noces ou une visite de contrôle commandée par la mère, affluent des quatre coins du monde. Violées dans leur enfance ou s'étant autorisées à connaître une sexualité active pré-nuptiale, elles souhaitent réparer leur corps pour continuer à exister dans le regard de leurs parents et de leur entourage.

Pour ne plus se vivre tiraillée entre ses aspirations à l'émancipation sexuelle et les désirs de pureté de leurs parents, des adolescentes désertent cet entre-deux culturel qui leur impose divers accommodements générateurs de tensions (clandestinité des flirts, mensonges et calculs stratégiques, pratiques sexuelles évitant la pénétration vaginale, etc.). Si certaines adolescentes fuguent pour vivre, hors des murs familiaux, une sexualité conforme à leurs fantasmes d'adolescentes

²⁹ V. Nahoum-Grappe, « L'échange des regards » in *Terrain*, n°30, 1998, p.73.

³⁰ Sur Internet, plusieurs cliniques chirurgicales affichent maintenant dans leur vitrine publicitaire la rubrique « chirurgie réparatrice de l'hymen ». La clinique belge Wellness Kliniek indique que le nombre important de chirurgiens dont elle dispose permet à la jeune fille de fixer sereinement le moment de son opération, quelques jours avant son mariage. (www.wellnesskliniek.com/F_hymen.htm)

émancipées, d'autres se consolent de leur sort en tombant dans une idéalisation du corps virginal, parfois des plus extrêmes³¹.

Pour s'affranchir de ce dilemme aliénant d'être une *adolescente vierge*, de traverser l'adolescence dans un corps fermé au regard du masculin alors que le Moi ne demande qu'à s'y perdre, les sœurs Libson du saisissant film *Virgin Suicides*³² ont choisi l'option la plus tragique : le suicide.

Cinq sœurs, toutes adolescentes (la plus jeune à 13 ans et la plus âgée 17 ans) vivent la tyrannie malade de leur mère, fervente catholique, qui les désirent irréprochables, vierges pour leurs noces.

Cécilia est la plus jeune. Elle est mystique (religieuse et à l'écart de la réalité : elle arbore toujours la même vieille robe de mariée des années trente). Elle est toujours très silencieuse et a un comportement étrange : " elle faisait comme si elle était folle ".

Lux (lumière) a quatorze ans, elle incarne beauté et désir sexuel. Mais elle est atteinte d'hystérie adolescente ; elle séduit n'importe quel jeune homme et a de nombreuses aventures avec de parfaits inconnus (par exemple, un livreur de pizzas). Bonnie a quinze ans. Elle est la plus pieuse, la plus sage des filles et la plus introvertie. Par exemple, lors d'un dîner où l'un de leurs camarades de classe est invité, elle prie pendant que ses sœurs s'amuse à le séduire.

Mary a seize ans : elle est la plus coquette et la plus élégante des filles ; elle est d'ailleurs comparée à Audrey Hepburn par un des garçons.

Thérèse a dix-sept ans, elle est la plus mûre et la plus cultivée des filles. Elle aide souvent ses parents dans des tâches ménagères.

Les filles ne peuvent sortir que pour aller à l'école et à la messe. Elles sont sous la surveillance permanente de leur mère, celle-ci plantera une aiguille dans les pieds de Lux parce qu'elle s'exhibe trop en la présence de Trip, son ami. La mère tyrannique et sadique vérifie leur tenue, leurs faits et gestes, craignant l'exposition de leur féminité naissante (elle les transforme en " sacs " pour le bal).

L'histoire commence avec la découverte de la cadette âgée de 13 ans, Cécilia, qui a tenté de mettre fin à ses jours en se tranchant les veines dans son bain.

Après ce drame, les parents décident de laisser plus de liberté à leurs filles et tout semble s'égayer, mais pendant la seule fête donnée par les filles, Cécilia se défenestre de sa chambre et s'éteint définitivement.

La famille est alors totalement bouleversée et leurs relations se dégradent progressivement. Les filles comme les parents tombent dans les abîmes de la dépression, la maison est de plus en plus négligée et les filles s'isolent peu à peu, coupant tout contact avec leurs camarades de classe, elles deviennent intouchables ; seule la psychologue du lycée entretient des rapports avec elles.

³¹ Aux Etats-Unis, pays où une large partie de la population est conservatrice, des associations de protection de la chasteté fleurissent sur tout le territoire. Des cours d'éducation sexuelle prônant l'abstinence sexuelle jusqu'au mariage sont dispensés dans les lycées publics de nombreux Etats. Ce n'est plus à coups de principes religieux que les prédicateurs puritains font la promotion du corps virginal mais maintenant à coups d'arguments scientifiques pour espérer mieux convaincre le reste de la population laïque. Des figures emblématiques du Star System tels que Britney Spears et Miss Black USA sont recrutées pour faire la promotion de ce nouvel idéal sexuel.

³² *Virgin Suicides* est un film réalisé par Sofia Coppola en 2000. Il est tiré du roman intitulé lui-même : *The Virgin Suicide* publié en 2000, écrit par Jeffrey Eugenides. Cet auteur s'inspire d'un fait divers ayant eu lieu en 1970 dans l'Etat du Michigan dans le quartier huppé de Grosse Pointe. Cette année-là, cinq sœurs alors adolescentes se suicident, provoquant choc et incompréhension.

La situation s'améliore et les filles semblent reprendre goût à la vie au moment où Lux rencontre Trip Fontaine, le séducteur, et où ses sœurs reprennent contact avec leur environnement social.

Le bal du lycée est l'apogée de leur renaissance, car elles sortent enfin s'amuser comme toutes les filles de leur âge, accompagnées par des garçons du lycée.

Mais tout bascule lorsque, ce même soir, Lux découche et tombe dans les bras de Trip, désobéissant aux règles imposées par sa mère. Furieuse, Mrs. Lisbon décide de retirer les filles de l'école et de leur interdire tout contact avec l'extérieur. Elle forcera Lux à brûler ses disques de rock. Elles sont alors prisonnières, et tentent pendant un temps de briser leur ennui sans succès. Désespérées, elles ne trouveront d'échappatoire que dans la mort, et, alors que les garçons viennent les chercher pour les emmener en Floride, elles se suicident l'une après l'autre le même soir.

1.3. Signes de féminité

Ainsi, comme *symbole d'identité*, la féminité peine à exister dans nos sociétés de la révolution sexuelle. Elle n'est plus culturellement repérable à partir de son statut, son rôle social, son projet de vie comme ce fut le cas pendant des siècles où la jeune fille se vivait comme « fille à prendre » et, lorsqu'elle était mariée, en femme en attente d'être une mère. Sans la réalisation de tels projets de femme, la jeune fille restait aux yeux de la collectivité la « vieille fille » ou « la fille de joie ».

Si notre société a engendré du « féminin pluriel », cela n'a pas induit pour autant la disparition de la féminité en tant que *signe social* dominant. L'idéal de féminité a transcendé les bouleversements culturels, a survécu à l'évolution des mœurs sexuelles, il s'est uniquement transformé, sécularisé en se déplaçant de l'univers traditionnel et privé du foyer domestique (la femme au foyer) vers l'univers moderne et public de la société mondaine.

En effet, à la figure traditionnelle de l'épouse s'est substituée la figure moderne de la Femme fatale comme icône de l'excellence sociale et du bien-être. La Belle femme comme production publicitaire devient le modèle de féminité dominant pourvoyeur de reconnaissance sociale. Les adolescentes sont invitées à s'y identifier pour marquer physiquement leur maturité d'âge, leur capacité de maîtrise de soi et de son corps. Ce n'est plus son foyer qu'il faut apprendre à tenir pour devenir femme et espérer briller dans le regard de l'autre, mais son corps. La fille doit s'enquérir d'une esthétique de vie des plus rigoureuses, parfaire ses apparences pour légitimer le sens de sa présence au monde. En dehors de cet impératif, elle n'est rien aux yeux de ses camarades, juste une bouffonne, un boudin, une tache d'encre.

Lorsqu' au nom de la liberté des femmes à vivre librement leur féminité, la collectivité se décharge de la responsabilité d'accompagner la maturation identitaire et l'effémination du corps de la pubère, la société commerciale en prend l'initiative. Les modèles consuméristes envahissent le champ des symboles de féminité laissé en friche par une libération sexuelle de la femme qui a sans doute crié trop vite victoire³³. Pour une majorité d'entre elles, les femmes ne sont plus enfermées dans l'espace domestique, ne vivent plus sous la coupe de l'homme certes, mais maintenant, c'est de leur propre corps et du regard du masculin qu'elles sont les naïves prisonnières.

³³ E. Badinter, *Fausse route*, Paris, Odile Jacob, 2003.

De plus en plus précocement, les filles sont invitées à se vivre à la surface dorée de leur corps, à se conjuguer sur le mode collectif du paraître, celui de l'être relevant de la vie privée, des affaires familiales. Les « signes d'identités » foisonnent sur son corps, dans l'espace public (graffitis, tags sur les murs) pour dire ses souffrances à avancer dans la confusion des repères de sens et marquer physiquement sa présence au monde lorsque plus aucune instance symbolique, plus aucun rite ne vient symboliquement remplir cette fonction³⁴.

Cette *adolescence graphique*, dérangeante à certains égards, vient signaler à l'adulte l'absence chronique des surfaces tangibles de projection du Moi, fonction qu'incarnaient autrefois les rites à passer, comme la communion, le service militaire, le mariage, etc., mais surtout que permettait le consensus au niveau des valeurs collectives.

L'adolescente marque son corps pour se signaler au regard des autres dans la singularité et avoir le sentiment d'être accrochée au monde lorsqu'en soi et autour de soi tout semble fragile, se bouleverser et s'écrouler, à commencer par les assises familiales.

Tatouages et piercings viennent orner son corps, l'érotiser par le choix des parties à marquer (la langue, le nombril, le bas du dos). La dissimulation au regard social de certains tatouages et piercings, ainsi que la dimension explicitement sexuelle de leur localisation chez les femmes mûres et autonomes (tatouages sur les seins, piercing à la vulve) témoigne d'une intime et profonde difficulté à accéder symboliquement à la sexualité de son corps, à être reconnue comme être sexué, non plus sur le plan biologique et strictement esthétique, mais maintenant sur le plan symbolique.

La fille désire foncièrement être « l'Unique, l'Idole capricieuse et souveraine »³⁵ comme l'écrit déjà Maupassant en son temps, là où le garçon rêve d'être le meilleur, le héros. Mais ce qui est paradoxal et source de tensions, c'est qu'elle travaille à satisfaire ce besoin impérieux en recourant à l'« *identity kit* »³⁶ que la société commerciale de masse lui propose pour s'introniser fille séduisante, captive des regards masculins. Son désir d'autonomisation, de démarcation physique de ses semblables, pour notamment être plus visible du jeune homme, se heurte à un idéal sociétal d'uniformisation des apparences et des styles. Comment être soi, ne pas être l'Autre sans se risquer à l'exclusion du groupe des pairs, à un âge où il constitue, plus que jamais, un « espace d'affirmation sociale et d'ancrage subjectif »³⁷ ? Comment échapper à cette « tyrannie de la majorité »³⁸ qui fait de l'adhésion aux goûts et aux apparences culturelles ambiantes la marque sociale de la valeur de son existence ?

La sociologue Dominique Pasquier a mené l'enquête auprès de lycéens de la région parisienne, qui révèle la difficulté chez les adolescents de toutes les catégories sociales d'exprimer de manière authentique, le soi sans s'exposer au ridicule. Elle les a interrogés sur leurs goûts et leurs passions : musiques, jeux vidéo, lectures, émissions de télévision. Elle a observé leurs échanges quotidiens, sur leurs

³⁴ D. Le Breton, *Signes d'identité*, Paris, Métailié, 2002.

³⁵ G. Maupassant, *Notre Cœur*, chap.II, 1890.

³⁶ E. Goffman, « Identity Kits » in Roach Mary Ellen et Bulboz Eicher Joanne, *Dress, Adornment, and the Social Order*, New York, John Wiley and Sons, 1965, p.246.

³⁷ G. Neyrand, « La position paradoxale des jeunes : entre impuissance et modèle idéal », Communication présentée aux « Premières Rencontres Jeunes et Sociétés en Europe et autour de la Méditerranée », Marseille, 22,23 et 24 octobre 2003. Cf. aussi, G. Neyrand, *Entre clips et looks. Les pratiques de consommation des adolescents*, L'Harmattan, 1989 et « L'irrésistible ascension des valeurs juvéniles » in *Panoramiques « Jeunesse d'en France »*, n°16, 4^{ème} trimestre 1994.

³⁸ D. Pasquier, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Editions Autrement, 2005.

portables ou dans des *chats* sur Internet. Elle les a questionnés sur leurs liens avec les autres, en voulant comprendre pourquoi les communications à distance tiennent désormais une place aussi importante. Et au fil des témoignages, on découvre un univers juvénile pétri de tensions. Tensions entre la plus grande autonomie qu'accordent les parents et l'exacerbation des pressions au conformisme sur le lieu scolaire. La tyrannie des marques vestimentaires s'impose dès l'école primaire. Au collège et au lycée, elles deviennent pour l'adolescent une seconde peau³⁹, sans quoi il se sent nu, fragile, impuissant, sans virilité, pauvre, indigne de reconnaissance sociale, surtout, lorsqu'il évolue dans un milieu culturel discriminé⁴⁰. Tensions entre le désir de se livrer et les codes de réserve qui prévalent dans les groupes masculins. Tensions entre la culture qui est aimée en dehors de l'école et celle qu'il faudrait assimiler pour y réussir.

Les cours de récréation sont le théâtre d'exhibitions du soi dès le plus jeune âge.

Sur l'asphalte, les fillettes ne sautent plus à cloche-pied pour jouer à la marelle, elles jouent à la starlette en se dandinant, un micro imaginaire à la main. Autant que leurs chambres où les posters de Jennifer, Britney Speers, Amel Bent recouvrent les murs, les cours de récréation deviennent des scènes de spectacle imaginaires où les filles s'improvisent chanteuses et se rêvent comme l'unique admirée. La case Paradis du jeu de la marelle s'est déplacée vers les podiums télévisés parce qu'il faut à tout prix parvenir à « faire partie de l'aventure » *Star Ac, Pop Star*⁴¹, ou de *A la recherche de la nouvelle Star* et autre show de la Télé-réalité pour être socialement reconnu. Le *star system* contemporain fait croire à des milliers de jeunes anonymes que la gloire personnelle, l'accès à la « sur-personnalité » qui caractérise la vraie Star du mythe Hollywoodien des années 50, passent par la scène télévisée. Bien loin des compétences intellectuelles autrefois jalouées entre scolaires, les performances scéniques constituent une plus-value sociale dans notre « Société du spectacle »⁴². Celui ou celle qui sait s'exhiber mérite l'attention. Au jeune artiste élu « démocratiquement » par le puissant peuple cathodique⁴³, la gloire, le salut et le bien-être à condition de travailler durement son corps, d'écraser sans pitié ses concurrents, de les ridiculiser publiquement et ce, en toute impunité car « c'est pour du jeu ». Dans les émissions de télé-réalité, les adolescentes mettent à nu leur intimité la plus profonde pour faire basculer à leur profit les suffrages des téléspectateurs. On se souviendra du malaise ressenti par la mère de *Loana* dans

³⁹ Le phénomène du culte des marques vestimentaires a été analysé, au féminin, par la chercheuse Agnès Rocamora chez les teenagers anglaises percutées de plein fouet par le dictat de l'apparence, l'Angleterre étant, avec le Japon, un pays reconnu mondialement comme *Fashion Land* par les chercheurs de nouvelles tendances. A. Rocamora, « Adolescentes : à fond la provocation ! Enfance, mode et impudence » in *Regards croisés sur la consommation enfantine*, Colloque Institut d'Administration des Entreprises de Poitiers, Angoulême, 25-26 mars 2004.

⁴⁰ F. Rahmani., « Le vêtement masculin dans les cités H.L.M » in *Le corps enseignant*, Actes du colloque de Nancy-IUFM de lorraine 15-16 mai 2001, p. 321-336.

⁴¹ Lors de ses étapes de sélection des candidats, l'émission *Pop Star* diffuse le portrait de Chimène Badi, alors anonyme. On découvre que la jeune fille un peu ronde a fait un régime draconien lui ayant fait perdre en trois mois 30 kilos, photos en main pour preuves. Sans cela ses chances d'être repérées par le jury auraient été nulles. La jeune femme célèbre maintenant n'a pas pour autant fini l'aventure.

⁴² Ce que dénonçait déjà dans les années 60, Guy Debord dans son ouvrage *La Société de spectacle*, Paris, Buchet/Chastel, 1967.

⁴³ M. Foessel, « "Regardez-les !" La toute-puissance du téléspectateur » in *La société des écrans et de la télévision*, in *Esprit*, mars 2003, p.207.

Loft Story I, première émission de télé-réalité en France⁴⁴, lorsqu'elle eut à découvrir sa fille en train de faire l'amour dans une piscine sous les yeux ravis de milliers de téléspectateurs.

« L'inverse de l'intime n'est pas le public, c'est le publicitaire. Dans ce monde refait "à l'image de", il y a des images mais pas d'imaginaire ; le secret et la scène sont perdus. Nous sommes là en pleine hallucination des choses »⁴⁵ dénonce Jean Baudrillard.

La société marchande contemporaine ne produit, en effet, plus des personnages publics mais des personnages publicitaires ; non plus des Stars mais uniquement des starlettes, rapidement freinées dans leur « élan stellaire » et éclipsées par la promo de starlettes qui s'intronisent l'année suivante ou simultanément sur une chaîne télévisée concurrente. Interrogeant le phénomène « Stars » dans notre civilisation, Edgar Morin a mis en exergue toute cette vérité de la différence : « Alors que la star fuit ses admirateurs, la starlette les cherche. Alors que la star montre son âme, la starlette doit exhiber son corps, l'offrir en holocauste sur l'autel gardé par les marchands de pellicule. »⁴⁶.

Il faut donc être Vu pour être reconnu, et cette équation, si elle s'adresse à tous et est effective dans tous les cercles d'activités sociales⁴⁷, percute de plein fouet le féminin. La fille, de par sa vulnérabilité psychologique et l'idéalisation de ses apparences, est une cible de choix pour la société marchande. Aujourd'hui des magasins entiers sont réservés aux filles avec, maintenant, un rayon qui ne cesse de s'élargir pour les 8-12 ans happées par la folie du paraître. Les « lolitas » ou préadolescentes sont une génération créée de toutes pièces par la société marchande consciente que les poches de ces enfants gâtés sont pleines d'argent à dépenser.

1.4. L'érotisation précoce des corps et ses variations

Les magazines de presse juvénile pour filles, diffusés par catégorie d'âge, ne cessent de recruter de nouvelles adeptes du culte des apparences. Une étude analysant la presse féminine pour adolescentes produite et distribuée au Québec, a montré que les deux tiers du contenu des articles retenus par la rédaction traitent de la beauté, de la mode, des garçons et des relations hétérosexuelles et des vedettes masculines⁴⁸. Une éducation au devoir de séduction du garçon trame la majeure partie du contenu écrit et imagé. Après une lecture attentive, la psychosociologue relève que « la dimension sociale de l'identité est négligée au profit d'une insistance marquée pour la dimension personnelle ». Autrement dit, la presse analysée montre

⁴⁴ Pour une analyse sociologique du phénomène Loft Story et de manière plus général des reality shows, se reporter à A. Ehrenberg, P. Chambat, « Les "reality shows", un nouvel âge télévisuel ? » in *Esprit*, janvier 1993, P.5 ; et M-O. Padis, « Loft Story, la télévision à l'état brut » in *Esprit*, juin 2001, p. 81.

⁴⁵ J. Baudrillard (entretien avec), « La sphère enchantée de l'intime », in *L'Intime*, Paris, Autrement, n°81, 1986.

⁴⁶ E. Morin, *Les stars*, Paris, Le seuil, Essais, 1972, p. 53.

⁴⁷ Les magasins fonctionnent de plus en plus sur des concepts où le vendeur fait partie du décor. Ainsi, les agences de relooking et de consultants en image foisonnent-elle pour satisfaire à cette exigence du beau. Dans un article de presse, une consultante de l'agence JESUISUNIQUE à Paris révèle que « Parfois, devant une nana grande et mince, brune aux cheveux mi-longs je me dis : Elle c'est une Séphora » (magasin de cosmétique féminin), in S. Platat, « Belle gueule, belle paye », *Libération*, 4/10/2004.

Au sujet de la discrimination par les apparences dans les sphères professionnelle, scolaire et affective, se reporter à J.F. Amadieu, *Le poids des apparences. Beauté, amour et Gloire*, Paris, Odile Jacob, 2002.

⁴⁸ C. Caron, « Que lisent les filles ? Une analyse thématique de la "presse ados" au Québec in *Pratiques Psychologiques*, n°3, p. 49-61.

davantage à la fille comment elle *doit être*, sans nécessairement l'informer de ce que la fille *est* dans sa société.

Même si, comme le souligne le sociologue Pierre Bruno, « au travers des périodiques qui leur sont destinés, les préadolescentes et adolescentes sont confrontées non pas à un même rapport au monde mais, au contraire, à des statuts diversifiés, fortement corrélés aux inégalités sociales »⁴⁹, l'appel des magazines à exister et se vivre dans le regard du « mec » transcende tous les clivages.

Une chaîne télévisée sur le câble « filles TV » a vu le jour en France à la rentrée 2004 exclusivement destinée aux adolescentes « cool et branchée ». Au programme: beaucoup de nouvelles séries aux titres emblématiques comme "pyjama party", des émissions sur la musique et des débats existentiels sur des sujets toujours "fun et kif entre meufs". Les filles sont toutes belles, minces, coquettes, séduisantes, soucieuses de leur apparence et en éternel débat sur les « mecs ». Quelques anciennes œuvres d'AB Productions, dont "Hélène et les garçons"⁵⁰, apparences pudiques et postures chastes, histoires sentimentales paisibles et idylliques, viennent pondérer cette déferlante exhibitionniste.

Mais, c'est certainement dans les clips musicaux que la mise en scène des corps de jeunes femmes et les paroles restent les plus érotisantes, sexy, voire vulgaires. Les jeunes femmes sont de plus en plus dénudées, exhibées à la merci des désirs masculins ou à s'affairer à les exciter par des déhanchements ou des simulations de poses ou pratiques sexuelles, particulièrement dans les vidéoclips de Rap⁵¹. Les rapports lesbiens de stars de la pop s'assument à l'écran, ils ne sont plus tabous dans une société de la confusion des genres, des sexes et des âges. Ainsi, Madonna embrasse langoureusement Britney Spears pouvant être sa fille aux *MTV Video Music Awards 2005*, une cérémonie regardée par des milliers de jeunes téléspectatrices. L'aînée initie la jeune chanteuse montante à l'art de la provocation, art auquel elle doit sa notoriété mondiale. Britney Spears, qui a débuté très jeune dans la chanson pop en s'affichant dans son premier clip en petite écolière modeste, (mini skirt, socquettes, chemise, cravate et couettes), a vite fait de jouer le jeu ; peu de temps après c'est avec un string porté sur un jean qu'elle s'érotise sous *I'm slave of you*.

Il ne suffit pas d'être une idole mûre pour s'autoriser à faire ces appels à l'usage du corps sexuel de la jeune femme. Le refrain de la chanson « Regarde-moi » de la préadolescente Française Priscilla, nombril à l'air et mini-skirt, ne peut pas être plus explicite en matière de concession de soi à l'expérimentation sexuelle masculine: « *Teste-moi, déteste-moi/Aime-moi/regarde-moi/Teste-moi/déteste-moi/Mais surtout regarde-moi !* ». A l'heure médiatique des « tournantes », le contraste interroge.

⁴⁹ P. Bruno, « Presses jeunes et identités féminines » in *Les filles, La lettre du Grappe*, n°51, érès, 2003, p. 55.

⁵⁰ Lors de sa diffusion entre 1992 et 1994, cette série a été vivement critiquée par la presse et les parents pour sa vision exagérément simpliste de l'expérience sentimentale. Dominique Pasquier a tenté de comprendre cette réticence en menant l'enquête auprès des fans et notamment en lisant le courrier des téléspectatrices envoyé au fan-club d'Hélène, la vedette de la série. Elle note que la controverse est notamment aiguë chez les mères féministes qui refusent de laisser leur fille regarder une série véhiculant les stéréotypes de la femme qu'elles ont elles-mêmes combattus. D. Pasquier, *La culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1999.

⁵¹M. Laabidi, « L'image médiatique de la femme dans le vidéoclip de rap et la sexualisation précoce des jeunes filles » in D. Jeffrey, D. Le Breton, J.J. Lévy (dir.), *Jeunesse à risque*, Les Presses Universitaires de Laval, 2005, pp.129-135. F. Baby, *Les femmes dans les vidéoclips : sexisme et violence*, Québec, Les publications du Québec, Coll.Réalités féminines, 1992.

Ainsi de constater que la société de l'hédonisme incite la fille à se vivre par et pour le regard du « Mec » dans sa définition la plus virilisante qui soit.

L'initiation précoce des filles à la séduction n'est pas un phénomène social inédit dans l'histoire de l'Occident. Dans l'Antiquité, les filles étaient très tôt initiées à l'art de séduire avec, cependant, une différence majeure souligne l'historienne Yvonne Knibielher, la cité assurait l'éducation sexuelle à travers une série de rites et de fêtes⁵². Au cours de « fêtes de la fécondité », les filles fabriquaient des gâteaux en forme de sexe masculin ou de vulve. Dans les sociétés rurales médiévales, signale l'historienne, « les filles apprenaient très tôt la signification des menstrues, promesse de fécondité ; le sang des règles annonce celui de la défloration et celui de l'accouchement. Les fêtes profanes, comme les vendanges, mettaient l'accent sur la reproduction de l'espèce humaine : on poussait à l'érotisme sans ambiguïté. En Haute-Provence, pour la fête des moissonneurs, les filles faisaient cercle autour des gerbes de blé en cachant leur visage et en faisant saillir leur croupe : les garçons tournaient en ronde autour d'elles et choisissaient une fille en lui tapant la croupe. Les filles étaient prises dans des réseaux d'information et de symbolisation qui leur permettaient d'accéder à un certain niveau de connaissance sur la fécondité »⁵³.

Aujourd'hui, la sexualité éduquée est une affaire qui relève de l'intime et du personnel et non plus de la responsabilité collective et de l'instruction publique.

L'imagerie moderne, que l'on retrouve dans le cinéma et la littérature, de la fille qui se fait gifler par sa mère à l'annonce de l'arrivée de ses premières règles, illustre à certains égards la difficulté du parent à faire face à la sexuation du corps de son enfant lorsque la société ne vient plus le soutenir dans l'exercice de ce rôle.

Le sexe n'a jamais autant été mis publiquement en scène et adressé à des générations aussi jeunes, mais c'est une sexualité esthétique et rationnelle faite d'images, de coupures de presse, de messages de prévention nullement soutenus par des repères collectifs d'appropriation et d'incorporation individuelles que reçoit, au quotidien, l'adolescente. La fille pubère est, certes, plus libre d'expérimenter sa sexualité, mais en l'absence d'éthique séculière qui en encadrerait les dérives, et ainsi dicterait une ligne de conduite communément partagée, elle devient une expérience de vie anecdotique l'exposant aux souffrances d'une entrée précoce et immature dans la pratique sexuelle.

Les grossesses non désirées débouchant sur des IVG ou des maternités inassumées impliquent grandement des adolescentes dont on apprend que 60% des premiers rapports se déroulent sans contraception chez les mineures.⁵⁴ L'étude sur les grossesses des adolescentes menée par le Pr. Michèle Uzan, rendue publique en 1998, indiquait que 10 000 adolescentes par an étaient confrontées à une grossesse non désirée et que 7 000 d'entre elles avaient recours à une IVG. Selon ce même rapport, en France, 3 % des IVG pratiquées concernent des adolescentes. Plus l'âge est petit et plus on a recours à l'I.V.G. La vulnérabilité face à une grossesse non désirée est d'autant plus probable que les filles sont aujourd'hui en capacité de procréer dès l'âge de 12 ans. Une enquête menée en France en 1994

⁵² Y. Knibielher, *La sexualité et l'histoire*, Odile Jacob, 2002.

⁵³ Y. Knibielher, « On ne sait plus éduquer à la sexualité », interview réalisé par M-J. Gros, *Libération*, 21 juin 2003.

⁵⁴ M.Uzan, *Rapport sur la prévention et la prise en charge des grossesses adolescentes*, Inserm U 361, 1998, p. 6.

montre qu'à 13,1 ans la moitié des filles sont pubères et la moitié des garçons à 14,8 ans⁵⁵.

Pour la grande majorité des filles (9 sur 10), les premières règles interviennent entre 11 et 14 ans, et pour 6 filles sur 10, à 12 ou 13 ans⁵⁶. L'âge moyen de la puberté a beaucoup évolué depuis deux siècles: en 1750, il était vraisemblablement proche de 16 ans en France. Un siècle plus tard, en 1850, il était voisin de 15 ans⁵⁷. Durant le XX^{ème} siècle, il a continué à diminuer rapidement : au début des années 1990, il est proche de 13 ans⁵⁸.

L'entrée précoce ou immature dans une sexualité active est d'autant plus périlleuse et source de souffrances chez les filles qu'elles ont, contrairement aux garçons, une vision idéalisée et romantique de l'amour.

L'adolescente qui entre dans une sexualité active ne souscrit guère, comme le garçon, à une volonté de prouver aux pairs son identité de genre. Si l'expérience sexuelle de « la première fois » est plutôt vécue chez le garçon comme un véritable rite de passage de virilisation, elle est perçue par la fille comme une marque de reconnaissance intime et sincère de l'amour éprouvé pour son petit ami. Une étude québécoise faite auprès d'adolescentes victimes de violences conjugales (physiques et morales sous toutes leurs formes) a tenté de comprendre ce qui freinait le processus de déliaison affective chez la fille violentée⁵⁹. Autrement dit, pourquoi la fille ne rompt pas avec son petit ami qui la martyrise? De cette étude, il en est ressorti que, pour une large part, « l'idéalisation romantique des participantes à l'égard de leur relation de couple, d'une part, et la nature aveuglante et fusionnelle de leur lien d'attachement au partenaire, d'autre part, contribuent à filtrer, sinon à occulter comme par magie, la violence dont elles sont victimes. L'amour romantique devient un filtre à travers lequel les dimensions moins attrayantes ou plus menaçantes d'une relation de couple sont évacuées. »⁶⁰.

L'étude cite différents auteurs, Mercer (1998) et Rosen (1996)⁶¹, qui avaient montré l'origine de cette imprégnation de représentations romantiques de l'amour, à savoir le mythe du prince charmant véhiculé par les contes de fées et les dessins animés⁶².

⁵⁵ L'enquête « Analyse du comportements sexuel des jeunes » (ACSJ) a été menée en 1994, en complément de l'enquête « Analyse des comportements sexuels en France » de 1992. L'enquête ACSJ avait pour objectif d'interroger des adolescents âgés de 15 à 18 ans (nés entre 1975 et 1978) sur leur comportement sexuel : 3 341 garçons et 2 834 filles ont répondu au questionnaire dans 18 départements français.

⁵⁶ E. La Rochebrochard (de), « Les âges à la puberté des filles et des garçons en France.

Mesures à partir d'une enquête sur la sexualité des adolescents » in *Population*, 54 (6), 1999, pp. 933-962.

⁵⁷ E. Shorter, *Naissance de la famille moderne*, Éd. du Seuil. Coll. Points, Paris 1982.

⁵⁸ Cette baisse importante qui a été observée dans l'ensemble des pays développés, est attribuée principalement à l'amélioration de la nutrition. Sur la période récente, cette baisse s'est interrompue dans plusieurs pays (États-Unis, Angleterre...), où l'âge aux premières règles s'est stabilisé entre 12,5 et 13,5 ans. Il est donc probable que l'âge aux premières règles se stabilise également en France.

⁵⁹ M. Fernet, H. Manseau, J. Otis, « L'amour au risque de violences : analyse qualitative des expériences amoureuses de jeunes femmes, in D. Jeffrey, D. Le Breton, J.J. Lévy (ss.dir.), *Jeunesse à risque*, Les presses universitaires de Laval, 2005, p. 93-118.

⁶⁰ Op.cit, p.114-115.

⁶¹ S.L. Mercer, « Not a pretty picture : An exploratory study of violence against women in high school dating relationships », in *Resources for feminist Research*, 17, p.12-25, 1988.

K.H. Rosen, « The ties that bind women to violent premarital relationships, Processes of seduction and entrapment », in D. D Cahn & S. Lloyd (ed). *Family Violence from communication perspective*, p.151-178. Thousand Oaks, CA : Sage Publications.

⁶² Les conceptions de l'amour que diffusent les dessins animés divergent significativement dans les productions Walt Disney selon le sociologue Eric Fassin. Analysant les productions *La petite sirène* et *La Belle et la Bête*, il souligne que les conceptions de l'amour mises en scènes sont pour la première, traditionnelles et féministes pour

Selon Mercer, ce mythe incite les jeunes femmes à croire que peu importe les problèmes qu'elles rencontrent avec leur partenaire, le couple restera conquis par l'amour. « Les filles de l'étude semblent séduites à l'idée d'être aimées par un prince charmant. Elles semblent séduites par cette illusion de détenir le pouvoir de transformer, de guérir l'être aimé (Rosen, 1996). Elles se croient alors en mesure à leur tour de sauver leur partenaire de ses insécurités et de pouvoir ainsi le transformer en quelqu'un de sensible. Comme l'a fait valoir Mercer (1988) dans son analyse, le mythe de l'amour romantique incite plusieurs adolescentes à croire que, si elles persistent dans cette relation, la dureté, l'indifférence et la cruauté émotionnelles dont fait preuve le partenaire finiront par céder la place à la tendresse et l'amour. »⁶³.

Cette idéalisation romantique de l'amour aveugle complètement la conscience chez les adolescentes vulnérables. Elles ne conçoivent pas d'être utilisées par leur petit ami comme un futile objet sexuel. L'imprégnation en elles du mythe du Prince dévoué a fait tragiquement sombrer certaines d'entre elles dans des situations d'extrême violence et de souffrance, dont la plus cruelle est certainement celle du viol collectif orchestré par le petit ami. Le prince charmant ne trompe pas sa princesse et, encore moins, la prête-t-il à ses pairs.

La réalité est dramatiquement autre. Les témoignages poignants des filles ayant « survécu » à l'expérience des viols collectifs font, pour la plupart, état de la présence du petit ami sur les lieux du crime en tant qu'ouvreur du spectacle sordide. Un substitut du procureur et responsable du service des mineurs au parquet d'Evry (Essonne), confie que le scénario est à chaque fois le même : « La fille sort avec un garçon qui décide d'en faire profiter les copains. Les garçons peuvent avoir quatorze-quinze ans, parfois la fille est encore plus jeune. »⁶⁴.

Dans notre société du voyeurisme triomphant et de la profusion publique des images de sexe, le charmant jeune homme en activité de « prédation visuelle »⁶⁵ n'est pas sans avoir des représentations sexuelles imprégnées de codes pornographiques selon une enquête menée par Denise Stagnara, auteur de *Aimer à l'adolescence*. Interrogeant les élèves d'une classe de CM2 âgés de 10-11 ans, elle découvre que la moitié des garçons avait déjà regardé un film porno et connaissait bien les actrices⁶⁶.

Le récit de Samira Bellil, victime d'un viol collectif à l'âge de 13 ans, trahie par son petit ami, est à ce propos le premier publié en France⁶⁷. Son récit, bouleversant, nous apprend, entre autres, qu'une fille sans grand frère est grandement exposée aux expériences de violences physiques et sexuelles dans les territoires de

la seconde. Pour un détail de ses analyses, cf. E. Fassin, « Disneylove » in *Les "reality shows", un nouvel âge télévisuel ?* in *Esprit*, janvier 1993, p. 82.

⁶³ Ibid. p.114.

⁶⁴ F. Chambon, « Cités : le scandale des viols collectifs » in *Le Monde*, 23/04/2001. Signalons que les viols collectifs ne sont nullement le fait des jeunes des quartiers populaires et ne constituent pas un phénomène social nouveau. Ils sont aussi le fait d'autres milieux sociaux et espaces géographiques. A ce propos, se reporter à L. Mucchieli, *Le scandale des tournantes. Déviations médiatiques : contre-enquête sociologique*, Paris, La Découverte, 2005.

⁶⁵ V. Nahoum-Grappe, Op.cit.

⁶⁶ D. Stagnara, *Aimer à l'adolescence : ce que pensent et vivent les 13-18 ans*, Paris, Dunod, 1999.

⁶⁷ S. Bellil, *Dans l'enfer des tournantes*, Paris, Denoël, 2002. L'auteur, marraine du mouvement « Ni putes, ni soumises », collectif défendant les droits des filles des cités, est décédée d'un cancer en septembre 2004 à l'âge de 31 ans.

sociabilité juvénile régis par la « culture des rues »⁶⁸ et « la loi du plus fort » qui est maintenant même le fait des filles entre elles⁶⁹.

La banlieue fait du grand frère un protecteur public de l'intégrité physique et sexuelle des cadets contre l'agression des pairs. La fille, sans frère, qui s'affiche « hors norme » dans l'espace public, devient l'être abusable par excellence, un produit de consommation sexuelle dont on ne peut craindre les représailles à partir du moment où elle tait les violences subies.

Une collégienne de 14 ans, habitant un village près d'Avignon, a été récemment une nouvelle cible facile pour un viol collectif⁷⁰. En prise à des difficultés familiales, Aurélie fugue et va rejoindre, toute vulnérable, son petit ami qui vit dans une cité à Carpentras. Pour la consoler, le jeune homme l'invite à faire l'amour dans une cave de son quartier. Le jeune homme la sait l'aînée de sa fratrie. Ses copains le rejoignent, ils se retrouvent plus d'une dizaine à violer l'adolescente. Aurélie est sommée de se taire par les grands frères des bourreaux, pour cela elle se voit offrir un confort matériel, une chambre dans un hôtel d'Avignon et des provisions alimentaires. D'autres jeunes passeront lui rendre visite pour avoir des rapports sexuels et payer son silence. La fille finira par fuir ses tortionnaires en se rendant dans un commissariat de police de la ville d'Orange.

1.5. De l'absence du père à la cohabitation avec le beau-père

Le drame d'Aurélie est survenu à la suite d'une fugue du domicile familial où l'atmosphère était devenue irrespirable. L'adolescente vivait avec sa mère et le compagnon de celle-ci. De son père, l'on ne sait rien si ce n'est son absence.

L'absence ou la défaillance des pères, notamment lorsqu'elle est le fait d'un conflit ou d'une rupture conjugale, font de l'adolescence féminine plus qu'un *Âge difficile* à vivre pour reprendre l'expression du romancier Henry James.⁷¹ Le devenir-femme devient une épreuve existentielle vécue sur le fil du rasoir et la chair à vif lorsqu'il se trame dans une histoire familiale marquée par le bouleversement des repères socio-affectifs. Derrière les difficultés à épouser une corporéité et un rôle social conformes aux modèles sociaux de féminité, se joue, de manière latente et profonde, la difficulté à se vivre dans la désertion affective du père et la sur-présence en soi de la mère que, de fait, cette situation risque d'induire sous une pluralité de formes (surprotection, autoritarisme, mépris, adoration, indifférence).

L'effacement du rôle du père est un fait typique de nos sociétés du « démariage »⁷², car le couple parental n'est plus forcément lié par un contrat de mariage ou, si c'est le cas, sa rupture ne résonne guère plus comme un outrage aux mœurs sociétales mais comme un acte courageux de libération du sujet d'une situation aliénante. La famille et la vie privée ont, en effet, connu en France comme partout en Europe et en Amérique du Nord, des bouleversements majeurs depuis la fin des années soixante : baisse du mariage et de la fécondité, montée des divorces,

⁶⁸ D. Lepoutre, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 2001.

⁶⁹ S. Rubi, *De la loi du plus fort et de l'identité de « crapuleuses » : déviance et délinquance des adolescentes des quartiers populaires*, thèse de doctorat en sciences de l'éducation, Bordeaux, Université Bordeaux II, 2003. S. Rubi, *Les crapuleuses. Ces adolescentes déviantes*, Paris, Puf, 2005.

⁷⁰ « Huit jeunes mis en examen pour viol et proxénétisme » in *Libération*, 14/05/2005.

⁷¹ H. James, *L'Âge difficile*, 1889.

⁷² I. Thery, *Le démariage*, Paris, Odile Jacob, 2001.

des unions libres, des naissances hors mariage, des familles monoparentales⁷³ et recomposées, création du pacs.

Avec, en 1994, deux enfants sur cinq qui naissent hors mariage et un taux de 82,6 % de pères qui reconnaissent leur enfant avant le premier mois de naissance⁷⁴, on découvre que le couple parental n'est plus le corollaire du couple marital. De cette émancipation de la parentalité du lien matrimonial et de l'image sociale positive dont bénéficie, de nos jours, le divorce en cas de conflits conjugaux, la probabilité aujourd'hui est grande d'être un « enfant écartelé »⁷⁵, de connaître une monoparentalité continue ou « transitoire »⁷⁶ débouchant sur une recomposition familiale constituée d'un beau-père, d'une belle-mère, de beaux-frères et/ou de belles-sœurs. En 1999, on compte 2,7 millions d'enfants vivant dans famille monoparentale et 1,6 million d'enfants concernés par la recomposition familiale, dont les deux tiers cohabitent avec des demi-frères ou demi-sœurs. C'est ainsi trois enfants sur 10 qui ne vivent pas dans une famille « traditionnelle »⁷⁷. Parmi ces enfants, ils sont 16 % à être âgés entre 10 et 17 ans⁷⁸.

Les mères sont le plus souvent à la tête des familles monoparentales, car l'autorité judiciaire leur délègue davantage la garde des enfants mineurs lors d'une séparation, ou parce que le père n'a pas reconnu la naissance de l'enfant ou n'a pas été capable de l'assumer. Ainsi, 84 % des enfants vivant dans ce type de famille vivent avec leur mère et seulement 16 % avec leur père⁷⁹.

Les trois quarts des familles monoparentales se sont constitués à la suite d'une séparation ou d'un divorce, 15 % suite à une naissance dont la mère ne vivait pas en couple, et 11% suite à un veuvage⁸⁰.

Les filles pubères sont donc plus exposées aujourd'hui qu'hier au risque d'une relation mère-fille conflictuelle, « ravageuse », source de tensions en l'absence du tiers qu'est le père, un « garde-fou qui épargne les dérives de l'indifférenciation des sexes » selon les cliniciens⁸¹. « La déchirure paternelle »⁸² risque de déboucher sur une déchirure de la relation mère-fille.

La « toute puissance » des mères, encouragée par les systèmes socio-juridique et médical contemporains en chassant les pères du paysage éducatif (attribution des gardes d'enfant à la mère, non identification du père lors d'une naissance hors mariage, procréation médicalement assistée dissociant le social du biologique,

⁷³ « Dans l'ensemble de l'Union européenne en 1996, 2 % des parents sans conjoint sont célibataires, 22 % sont veufs et 57 % sont séparés ou divorcés (Chambaz, 2000). Si la majorité des pays présentent des configurations assez proches de la moyenne, il convient de souligner le poids du veuvage en Grèce, Espagne, Italie, Portugal, et celui du célibat au Danemark et en Irlande. » in O.David, L. Eydoux, R. Seychet, *Les familles monoparentales en Europe, Dossiers d'études*, Université de Rennes II, n°54, mars 2004, p.21.

⁷⁴ F. Munoz-Pérez, F. Prioux, *Naître hors mariage*, INED, *Population et Sociétés* n° 342, Janvier 1999.

⁷⁵ P. Huerre, D. Lauru, J-L. Le Run, J-P. Raynaud (dir.), *L'enfant écartelé* in *Enfances et Psy*, n°4, 1998.

⁷⁷ E. Algava, « Les familles monoparentales : des caractéristiques liées à leur histoire matrimoniale, » in C. Lefèvre, A. Filhon, (dir.), *Histoires de familles, histoires familiales*, Paris, Ined, 2005.

⁷⁸ C. Barre, « 1,6 millions d'enfants vivent dans une famille recomposée » in C. Lefèvre, A. Filhon, (dir.), *Histoires de familles, histoires familiales*, Paris Ined, 2005.

⁷⁹ Insee Première, « la répartition des enfants entre le père et la mère », source enquête « étude de l'histoire familiale », 1999, Insee.

⁸⁰ E. Algava, Op.cit.

⁸¹ J. Le Camus, *Le vrai rôle du père*, Paris, Odile Jacob, 2000.

⁸² F. Hurstel, *La déchirure paternelle*, Paris, Puf, 1996.

etc.),⁸³ fragilise le processus psychique de défusion, et social d'individuation de l'adolescente à sa mère, voire le neutralise.

Aux tensions affectives du lien mère-fille en situation de monoparentalité féminine peuvent s'ajouter, et les exacerber, des difficultés d'ordre socio-économiques. Dans les familles monoparentales, les ouvrières et employées se rencontrent plus fréquemment que dans les familles traditionnelles, et inversement pour les cadres et les professions intermédiaires. Elles composent 64 % des mères monoparentales⁸⁴. Ainsi, pour des raisons d'ordre économique et certainement culturel, propres à leur milieu social (idéalisations du statut d'épouse dans l'univers traditionnel), les mères de milieux populaires recomposent une famille deux fois plus souvent que les femmes cadres.

Toutes catégories socioprofessionnelles confondues, la proportion d'enfants habitant avec un beau-parent et un parent, très faible avant 4 ans, progresse régulièrement et atteint son maximum autour de 13 ans⁸⁵.

Pour la fille issue d'une famille monoparentale, entrer dans l'âge pubère en cohabitant avec un beau-père est une expérience de vie de plus en plus probable aujourd'hui, surtout si elle est issue d'un milieu populaire.

Tout comme l'absence du père est souvent, chez la fille, source d'une grande souffrance psychique, qu'elle soit le fait d'un deuil, d'une séparation ou d'un abandon, la cohabitation avec le beau-père ravive les blessures du manque affectif tout en en provoquant d'autres. Si l'idée que la mère puisse refaire sa vie sentimentale avec un autre homme est relativement acceptée par la jeune adolescente, celle d'inviter son compagnon à partager l'espace domestique et à participer à l'organisation familiale est beaucoup plus problématique. Masculine et étrangère aux liens de sang, l'introduction d'un beau-père dans la famille peut être source de perturbations psychiques pour la fille pubère, car elle lui impose de redéfinir sa sphère d'intimité, d'en réduire la densité pour éviter les dérives d'une relation fille-beau-père incestueuse.

La fille est invitée par sa mère, de manière euphémisée ou explicite, à épouser des postures, une allure, des apparences pudiques au sein même de l'espace privé pour neutraliser tout désir sexuel du beau-père. Ainsi, Anna est une adolescente pour qui l'installation du nouveau compagnon l'obligea à ne plus laisser traîner ses dessous dans sa chambre et à cacher le paquet de serviettes hygiéniques dans sa commode autrefois posée sur une étagère dans les toilettes. Anna aimait à déambuler en short et en brassière ; avec la venue de son beau-père, elle se sent obligée de renoncer à porter cette tenue légère.

La crainte de la mère de voir sa fille ravir son amant ou celui-ci d'être physiquement attiré par la plus jeune pèse de manière latente dans l'atmosphère familiale⁸⁶.

Sanaâ, 13 ans, elle, se voit explicitement interdire par sa mère et sa grand-mère d'approcher physiquement son beau-père, de rester seule en sa présence dans la maison et, contrairement à ce que fait son petit frère, ne pas manifester son affection au beau-père. Sa grand-mère maternelle marocaine, ne cesse de lui rappeler que

⁸³ C'est ce que dénonce la sociologue féministe Evelyne Sullerot dans son ouvrage *Le grand Remue-ménage. La crise de la famille*, Paris, Fayard, 1997. Elle milite pour une meilleure reconnaissance du père divorcé ou séparé dans la gestion éducative de ses enfants.

⁸⁴ Insee Première, « Plus d'ouvrières et d'employées dans les familles monoparentales et recomposées », source enquête « étude de l'histoire familiale », 1999, recensement de la population 1999.

⁸⁵ C. Barre, Ibid.

⁸⁶ À ce propos et pour des portraits de filles célèbres issus de la littérature, se reporter aux riches analyses de Caroline Eliacheff et Nathalie Heinich, « La fille ravie par l'amant de sa mère » in *Mères-filles, une relation à trois*, Paris, Albin Michel, 2002, p.113-145.

maintenant qu'elle est pubère, elle doit bien se tenir en présence de son beau-père et surtout porter des vêtements qui cachent ses seins naissants. L'intrusion du beau-père perturbe ainsi tout l'équilibre affectif, mais également l'organisation sociale de la vie familiale dans ses dimensions les plus intimes, surtout lorsque les fratries sont exclusivement constituées de filles.

Avec la cohabitation du compagnon de la mère, la fille s'effémine dans une ambiance « abusive » qui la perturbe dans son rapport au corps et à l'intimité, mais également l'empêche, à certains égards, de se vivre au sein de l'espace privé dans l'insouciance corporelle. Les adolescentes nous ont fait part de leur difficulté à trouver, au sein du foyer familial, un espace de décompression, de repli identitaire, de mise en veille de la vigilance à assurer à l'endroit de leur conduite et de leurs apparences en présence du sexe opposé dans l'espace commun. Se surveiller, rester discrète, ne pas être trop légère dans ses expressions et ses postures s'imposent notamment pour celles qui disent ne pas être rassurées par la présence d'un amant trop vicieux ou impudique. Stéphanie trouve son beau-père bizarre, trop peu respectueux de sa pudeur, dit-elle, car il s'ose à se rendre nu dans la salle de bain ou chercher une bière dans le frigo sans se préoccuper de croiser l'adolescente dans le couloir. Que dire aussi de ces beaux-pères qui se permettent de rentrer sans frapper dans la chambre de la jeune fille, de les conseiller sur l'achat d'un soutien-gorge ou de continuer à les embrasser affectueusement sur la bouche à leur puberté ?

La place et le rôle du beau-père sont confus et difficilement repérables pour toutes les parties impliquées dans la reconstitution familiale. Si l'adolescente peine souvent à lui reconnaître la place de père de substitution, c'est certes parce qu'elle le voit comme le rival de son propre père, mais aussi parce que l'institution ne reconnaît nullement son existence de parent. Aucun rite institutionnel ne vient introniser symboliquement le beau-père comme parent, comme adulte investi d'une fonction éducative à l'égard de l'enfant. En ne lui concédant aucun droit mineur sur l'enfant, comme celui de signer son relevé de notes scolaire, la société dénie son existence et se rend alors responsable, pour une large part, de la difficulté que rencontrent les mères à faire reconnaître à leur enfant la légitimité de la fonction éducative qu'assume leur compagnon. Le beau-père est le compagnon de la mère, en revanche, il est pour l'adolescente un élément parasite de l'équilibre affectif familial, un usurpateur de place, qu'un véritable tuteur de sens, un aiguilleur de route, un passeur. La tentation de fuir le foyer des tensions qu'incarne l'espace domestique est alors immense. À l'adolescente de savoir patienter jusqu'à être en âge d'accéder à l'autonomie résidentielle ou de se risquer à l'expérience de la fugue.

En comparant les résultats de quatre enquêtes, la sociodémographe Catherine Villeneuve-Gokalp a montré que l'histoire conjugale des parents a une influence notable sur l'âge des enfants au départ du foyer. Les enfants de parents séparés partent plus tôt que ceux de parents unis. S'ils résident avec un beau-père, les enfants quittent, plus jeunes le domicile familial, avec toujours une précocité des filles quant au départ. L'âge médian des filles de couples séparés issues de la génération 1968-1977 qui ont quitté le foyer familial est de 21,8 ans, il est en revanche pour les jeunes hommes de 23 ans⁸⁷.

⁸⁷ C. Villeneuve-Gokalp, « Conséquences des ruptures familiales sur le départ des enfants » in C. Lefèvre, A. Filhon, (ss.. dir.), *Histoires de familles, histoires familiales*, Paris Ined, 2005.

En guise de conclusion, le film *Thirteen* de Catherine Hardwicke⁸⁸ illustre et synthétise de manière percutante les conditions d'existence objectives et les problématiques familiales et individuelles chaotiques et singulières avec lesquelles l'adolescence féminine contemporaine doit composer pour advenir femme. Le scénario monté par la réalisatrice et l'héroïne du film nous dresse un portrait sans fard d'une « adonaissante » aux prises avec une situation familiale précaire et qui succombe corps et âme aux valeurs de surconsommation et d'hypersexualisation de la « girl culture ». Au-delà des scènes tragiques, de souffrances, de déchirures affectives qu'il donne à voir de ces âge et tranche de vie (automutilations, drogues, errances sexuelles, querelles mère-fille, etc.), *Thirteen* est, pour l'anthropologue, d'une pertinence scientifique, car il montre qu'avant tout le sujet en souffrance est le produit d'une conjonction complexe entre une société, une structure familiale et une histoire de vie.

Dans une banlieue de Los Angeles, Tracy, une adolescente rangée de 13 ans est sur le point de voir sa vie bouleversée à son arrivée à l'école secondaire. Supportant mal les rebuffades des autres filles sur son allure, elle entreprend de s'attirer l'amitié d'Evie, une camarade précoce et populaire. Tombant dans ses bonnes grâces après avoir volé un portefeuille et dépensé avec elle le butin en vêtements provocants, Tracy devient la compagne attirée d'Evie, au point où cette dernière en vient presque à loger chez elle en permanence. Séchant les cours, découvrant l'univers des garçons et de la drogue, Tracy provoque l'inquiétude de sa mère Mélanie, ex-alcoolique et divorcée, qui arrive de moins en moins à communiquer avec elle. La mère d'Evie, aux prises avec une consommation de drogues dures, peine aussi à élever seule sa fille. Les pères sont absents. Tracy souffre de l'absence de son père et tente de renouer un lien de complicité lorsque celui-ci lui rend visite pour régler, entre deux sonneries de son portable professionnel, les problèmes d'indiscipline scolaire de sa fille. L'adolescente réalise qu'elle n'a pas de père, juste une mère envahissante et immature, qui aime sortir avec ses copines le soir, se faire belle et sexy tout en lui demandant de lui rendre des comptes sur sa journée. Tracy doit subir la venue du compagnon de la mère, allure de plouc, physique négligé et accro aux drogues. Une scène nous montre le visage écoeuré de l'adolescente qui observe de loin sa mère enlacée dans les bras de son amant allongé sur le canapé du salon et le comblant de baisers. Tracy se sent seule au monde, expurge ses souffrances en s'automutilant clandestinement les bras. La cohabitation avec le « beau-père » la perturbe, sa mère se fait de moins en moins présente et son père toujours absent. Cette détresse affective l'accule à émigrer davantage du foyer familial. La fille ne fuguera pas comme la jeune Aurélie de Carpentras. Dans un style dévergondé, Tracy errera la nuit dans les rues mal fréquentées de la grande ville et s'éjectera dans un ailleurs plus paisible en sniffant de la drogue.

Du devenir-femme de cette jeune passante noctambule, toutes les issues à ses souffrances semblent probables...

Quelques publications de l'auteur qui complètent les analyses :

Aït.El.Cadi H., « Au féminin », in *Adolescence à risques*, Paris, Autrement, 2002.

⁸⁸ C. Hardwicke, *Thirteen*, États-Unis, 2003.

Aït. El.Cadi H., « Du mépris de la force et de la violence physiques des femmes » in *Histoire et Anthropologie*, 1^{er} semestre 2001.

Aït.El.Cadi H., « Au nom de ma mère... » in *Quand les élèves se mettent en danger*, in *Cahiers pédagogiques*, n°58, fév.2003.

Aït. El. Cadi H., « Le corps efféminé ou la mort masquée », *Les jeunes face à la mort*, in *AGORA*, Paris, L'Harmattan, 2003. Dans cet article, figurent les analyses évoquées en conférence à propos des héros et héroïnes orphelins des dessins animés des années '80.

Aït. El. Cadi H., « Entre féminité et féminalité, la conquête de soi à l'épreuve du risque chez les adolescentes » in JEFFREY, Denis, David Le Breton et Joseph Josy Lévy, *Jeunesse à risque : rite et passage*, Presses de l'Université Laval, Saint-Nicolas, 2005.

A paraître en septembre 2006 aux éditions Belin, ouvrage sur les conduites à risques et la souffrance chez les adolescentes.

« Les « crapuleuses » et la loi du plus fort : Quelles constructions identitaires pour les adolescentes des quartiers populaires? »

Stéphanie RUBI,

Docteur en sciences de l'éducation,
Chercheuse à l'Observatoire Européen de la Violence Scolaire. Université V.
Segalen, Bordeaux 2 .

Site internet: <http://www.obsviolence.com>

Mail: obsviolence@aol.com
stefrubi@hotmail.com

Cette communication tente d'aborder la question des comportements déviants ou délictueux des adolescentes et pré-adolescentes des quartiers populaires. Pour ce faire, je me suis appuyée d'une part sur un document consultable en ligne sur internet réalisé par la chercheuse Sybille Artz, et d'autre part j'ai recoupé ces données avec les observations et analyses que j'ai réalisées sur le sujet depuis 1998. Ce qui provient de la synthèse faite par S. Artz est en *italique*. L'auteur présente dans ce document six « mythes » et les résultats contradictoires nommés « réalités » des recherches de diverses personnes travaillant en Amérique du nord sur la délinquance féminine. A la suite du tableau du document présentant en face à face ces « mythes » et « réalités », Sybille Artz propose alors un certain nombre de facteurs de protection de trois ordres : individuels, familiaux ou communautaires. J'ai relié un certain nombre de ces facteurs aux six déconstructions opérées par Artz en tentant de les illustrer ou de les commenter au vu des pratiques et actions réalisées dans des établissements scolaires ou quartiers.

1. La recherche ; les terrains ; les méthodes

Dans le cadre d'une thèse en sciences de l'éducation soutenue en 2003 j'ai, quatre années durant, étudié les mécanismes de socialisation juvénile des adolescentes résidant dans des quartiers populaires et les comportements déviants ou délictueux que certaines pouvaient commettre. Cette recherche s'est déroulée dans trois sites : les 15^{ème} et 16^{ème} arrondissements des quartiers nord de Marseille (et plus précisément La Castellane, La Bricarde ; Consolat-Mirabeau) ; deux quartiers intra-muros parisiens (Belleville et Ménilmontant) et un quartier de centre ville bordelais (Saint-Michel). J'ai adopté une méthodologie croisée me permettant de démultiplier les angles d'approche afin d'éclairer mon objet de recherche dans toute sa complexité. J'ai ainsi pu utiliser une partie des résultats de l'enquête sur la violence à l'école et le climat scolaire d'Eric Debarbieux initiée en 1993 (échantillon de 7679 réponses d'élèves scolarisés dans 33 établissements dits défavorisés). J'ai analysé une centaine d'entretiens de recherche menés auprès de collégiennes lors desquels la discussion reprenait et affinait les variables du questionnaire (climat scolaire ;

racket ; relations ; quartier ; etc.). Enfin, des observations ethnographiques consignées dans des journaux de bord m'ont permis d'appréhender la vie quotidienne des adolescentes dans leurs quartiers tant dans leurs activités ordinaires que lors de situations plus exceptionnelles.

*2. Premier cliché : les filles agressives et violentes...
ne se préoccupent pas des autres*

*Apprécient et cherchent
le respect et le souci des autres, la
politesse,
le pardon et la générosité au même
titre que les filles non violentes.*

En étudiant le mécanisme de socialisation qui semble régir toutes les interactions entre adolescent(e)s des quartiers populaires nommé selon leurs termes la loi du plus fort, il apparaît en effet que l'enjeu pour chacune est d'obtenir une réputation. Cette réputation ou « face »⁸⁹, tant pour autrui que pour soi, montrée et démontrée quotidiennement auprès des pairs, leur permet d'acquérir un statut social, une reconnaissance si capitale à cette sensible période de construction identitaire. Or, une minorité d'adolescentes se construit en usant de comportements agressifs ou violents, opérant au besoin des formes d'oppression sur d'autres adolescent(e)s marquant par la même leur « prestigieuse » position sociale de « fortes » ou de « crapuleuses »⁹⁰. Ces collégiennes, qui font au besoin de la violence un marqueur identitaire, loin d'ignorer les autres ou de ne pas se préoccuper de leur jugement, semblent au contraire y attacher une importance primordiale. En effet, les conduites déviantes ou violentes que cette poignée d'adolescentes accomplit ne semblent avoir « d'intérêt » que si les pairs peuvent attester de ces mêmes comportements. Les pairs deviennent alors des spectateurs de premier ordre qui pourront témoigner de la force de caractère de ces « crapuleuses » ou de leur statut de « personne à qui il ne faut pas faire d'embrouille ».

*Facteurs de protection individuels et communautaires:
Expériences qui procurent un sentiment d'importance; de valeur personnelle et
d'appartenance*

Bien souvent, ces adolescentes violentes ne trouvent pas de valorisation dans le cursus scolaire, elles ne semblent pas se construire positivement dans les voies scolaires et rencontrent bien souvent un certain « échec ». Le péri-scolaire ou les structures d'éducation populaire sont des lieux clés permettant ces expériences valorisantes.

⁸⁹ Selon Erving Goffman.

⁹⁰ pour reprendre les termes marseillais.

3. Deuxième cliché : les filles agressives et violentes

Battent les gens sans raison ou pour le plaisir

Rationalisent l'agressivité et la violence dont elles font preuve en blâmant les autres, elles diront par exemple « elle m'a poussée à le faire » ou « je n'ai jamais battu quelqu'un qui ne le méritait pas »

Lors des discussions avec les adolescentes, en abordant les bagarres auxquelles elles avaient participé, seules les jeunes filles désignées comme « crapuleuses » ou s'auto-désignant de la sorte justifiaient ces bagarres en accusant leur adversaire. Selon leur interprétation, elles n'ont toujours que répondu à un défi ou à une offense inacceptable. On perçoit ici le caractère aliénant de leur construction identitaire en tant que forte : un regard est vite interprété comme « mauvais » et appelle indubitablement une réponse au besoin violente. La violence de la réponse témoigne alors de la réputation de l'offensée. L'extrait d'entretien ci-dessous est exemplaire de la rationalisation opérée par les adolescentes violentes

Farida (5ème, 13 ans, La Castellane) : J'aime pas. Moi en plus ils me chauffent, trop vite, moi il me dit "Va trompette", et tout, après je fais "Ah ouais trompette ?", je vais la choper la fille, je la prends par les cheveux après je prends, je mets un coup de pêche, après je fais "C'est qui la trompette là ?" ... ouais enculé(e)! (...) Y'a une fille qui a embêté Omar, mon... garçon. ... après elle parlait de moi, elle m'a dit, parce qu'on s'est déjà battu moi et la fille (...) Heu, l'année dernière. Après je lui ai fait, je suis partie la voir, je lui ai fait "A ce qui paraît, tu as dit tu m'as éclatée la première fois on s'est battu", après elle faisait sa maligne, elle faisait la folle avec moi ; la folle c'est quand elle fait sa maligne et tout. Moi j'aime pas, j'ai fait "Allez! Calme-toi ! Je vais te, je vais te gonfler", c'est comme si "Je vais t'éclater". Après elle voulait faire la maligne, elle a fait la maligne, après elle m'a fait "A deux heures" devant son bloc. Je suis venue à deux heures, on s'est battues ; ses parents ils sont venus et tout, ils sont partis voir M. C., ils sont partis porter plainte à la police contre moi et tout. Mais moi t'y'as vu j'ai, comme si j'étais un dossier à la police, si je l'embête encore et ben je passe chez le juge.

Facteurs de protection individuels et communautaires:

programmes d'initiation aux compétences sociales et à l'affirmation de soi (stratégies multiples; approche holistique); discussions autour des diverses formes de violences, des relations interpersonnelles entre pairs

Si les programmes d'initiation ou de renforcement des compétences sociales ne sont pas coutumiers en France, on peut cependant penser ici au théâtre forum ou théâtre de l'opprimé d'Augusto Boal qui est un support particulièrement bien adapté et efficace auprès des collégiens, lycéens ou jeunes adultes. Cette technique théâtrale permet d'aborder de nombreux thèmes dont les violences ou les relations entre pairs par le biais de techniques interactives lors desquelles les jeunes sont « spectateurs » des situations. Cette technique permet de s'appuyer et d'utiliser les ressources relationnelles du groupe : lors des saynètes jouées, les individus ont la possibilité d'intervenir pour faire évoluer la situation et ne plus être en situation d'oppression.

4. *Troisième cliché : les filles agressives et violentes...*

Essaie de montrer que les femmes sont les égales des hommes

Ne reconnaissent pas la valeur ou le pouvoir des femmes et croient que celles-ci sont inférieures aux hommes; elles croient que leur seul moyen d'obtenir du pouvoir est d'attirer des garçons ou des hommes dominants.

En effet, lors des rencontres avec les jeunes filles ayant des réputations de « filles à qui il ne faut pas faire d'embrouilles », il ressort de leurs discours un certain mépris affiché et revendiqué face aux autres filles. Les rôles féminins et les sphères d'intérêt des autres adolescentes sont fortement décriés par les « crapuleuses ». Leurs discours dédaigneux semblent jouer tel un moyen de prestige ou de distinction personnelle qui leur permettraient de démontrer à certains garçons, eux-mêmes ayant des réputations de « forts », qu'elles ne sont pas « comme les autres filles », qu'elles ne font pas « que parler pour rien dire », etc. Les propos des « crapuleuses » sont très marqués par les stéréotypes de genre et elles propagent ces clichés, faisant des adolescentes, des personnes bien peu intéressantes et centrées sur les verbiages.

Paméla (3ème, 16.5 ans, collège bordelais G.) : ... mais je m'entends plus avec les garçons qu'avec les filles ça c'est sûr, ils sont moins cons ! Ils parlent, les filles elles sont toujours en train d'se plaindre, toujours en train de, de parler de j'sais pas moi, de trucs de filles quoi, mais, du style « Oh j'l'aime lui, c'est mon chéri », j'm'en fous d'ça, alors qu'les garçons non... Ouais, elles critiquent... toujours en train de, de, de, c'est des bouffonnes les filles ! toujours en train de critiquer, de, elles disent jamais les choses en face, à part... ouais, c'est clair.

Lia (14 ans, 4ème SES, La Castellane) : Mais des garçons je préfère mieux marcher avec eux, ils gardent tout, que des filles ça parle, après ça fait des embrouilles comme ça. Moi sans ça je préfère ne pas y aller parler avec la fille, je dis rien, mais si elle commence à mettre les mains, je mets les mains.

Facteurs de protection individuels et communautaires:

discussions sur le sexisme, les relations amicales et amoureuses; développer une vision plus large et moins restrictive des rôles des garçons et des filles en axant particulièrement pour les filles agressives le renforcement et la mise en valeurs des rôles féminins

Déconstruire les représentations tenaces dans lesquelles sont immergées ces jeunes filles semble être un élément clé pour leur permettre de se reconstruire positivement, notamment par rapport à leur identité genrée.

5. *Quatrième cliché : les filles agressives et violentes...*

Sont un résultat du mouvement de la libération des femmes.

Cherchent plus souvent l'approbation – la reconnaissance - des hommes que la compétition avec eux.

Nous l'avons vu, les comportements violents, agressifs ou délictueux de ces adolescentes, perpétrés en présence d'un public pouvant témoigner des prouesses commises, sont loin d'être des revendications égalitaires. Ces attitudes apportent à ces adolescentes un prestige social renforçant et prouvant leur valeur auprès des pairs : elles sont « fortes », ne craignent rien ni personne, ne se laissent pas faire, sont prêtes à se battre, etc. Le statut social de « fortes » les identifie alors comme « fille à part » : elles ne sont pas comme les autres adolescentes, elles ne passent pas leur temps à parler de « choses inutiles ». Leurs prouesses violentes justifient que des adolescents, eux-mêmes revendiquant des identités de « caïds », les considèrent positivement et leur accordent leur compagnie.

Véra : Ça c'est la fille : "Qu'est-ce tu veux toi ? Si tu me regardes de travers je vais te mettre une claque!". Et après les garçons ils regardent si l'autre elle fait ça.
 Lara : Non, par exemple elle fait "Pourquoi tu me regardes ?", si l'autre elle fait "Je te regarde pas", elle fait "Oui tu me regardes ! Oh ! je vais te gifler maintenant ! Fais pas la maligne !".
 Véra : Même contre les 6^{ème} et tout, elle fait "Je vais te bomber et tout", et les garçons ils voient, ils disent "Ah ! elle est bien elle !", et après ils la prennent.
 Lara : Ouais ils la prennent dans le groupe.

Facteurs de protection individuels et communautaires :

rehausser la faible estime de soi ; éviter les décrochages scolaires en renforçant les expériences positives au(x) savoir(s)

La plupart des études nord américaines au sujet des actes déviants ou délictueux commis par des adolescentes montrent que plus les jeunes filles « accrochent » l'école, moins elles risquent d'entrer dans des « carrières délinquantes » dures et longues.

6. Cinquième cliché : les filles agressives et violentes...

*N'ont jamais été disciplinées
correctement*

*Ont été disciplinées durement et ont
été victimes de plus de mauvais
traitements que les filles non violentes
et que les garçons violents ou non.*

Ce cinquième cliché est un classique, communément entendu, répété et propagé - notamment par les médias -, accusant l'éducation parentale ou l'institution scolaire de laxisme, de complaisance. Or, il ressort notamment de l'étude de Sybille Artz que les adolescentes qu'elle a rencontrées et qui étaient désignées comme délinquantes par divers acteurs (enseignants, élèves, travailleurs sociaux, etc.) étaient issues de familles à la structure patriarcale traditionnelle : les rôles maternels et paternels reprenaient de façon très rigide les stéréotypes de sexe. Au père la charge financière et professionnelle, à la mère celle éducative et ménagère. De fait, les adolescentes avaient donc dans leur socialisation primaire intégré et incorporé des modèles très traditionnels et stéréotypés des rôles féminins et masculins. A cela s'ajoutait une discipline très sévère, voire violente. De même, les quelques propos ou récits que j'ai pu obtenir de la part des « crapuleuses » sur leurs familles ne laissaient pas apparaître un laisser-aller évident. Loin d'une discipline où « l'enfant serait le roi », les adolescentes aux détours de certaines anecdotes indiquaient une discipline

rigide, empruntant éventuellement aux châtiments corporels pour maintenir l'application des règles et interdits.

Lia (14 ans, 4ème SES, La Castellane) : Ah moi non ! Jamais je sortirai avec mon mec en bus. S'il a la voiture c'est bon (...) S'il a pas la voiture, je sors pas.(...) Imagine-toi, y'a mon frère dans le bus, ma sœur heu mon père, non mon père il a la voiture, y'a ma mère, mes tantes, ils me voient dans le bus, ils me frappent à moi et mon gadjo.(...) Non, parce que comme bon, mon père il s'en fout que je parle avec des garçons avec eux ou à l'école, mais pas plus, car lui il a peur que, on, on me fait quelque chose ou pas mais, comme il m'a dit les mecs du quartier une fois oui mais, enfin, pas plus.

Facteurs de protection individuels et familial :

Participation des parents aux interventions est essentielle. Les filles agressives tirent des bienfaits d'une relation à long terme avec au moins un adulte qui leur inculque un sentiment d'acceptation et de sécurité et des valeurs prosociales.

Si Platon se plaignait de la désobéissance et de l'impudence de ses élèves, les vindictes et accusations contre les parents semblent, elles aussi, être d'une récurrence séculaire. Soupçonnés d'en faire trop ou pas assez, les parents sont bien souvent perçus comme des individus « à éduquer » ou « à ré-éduquer ». Ajoutons à cela, que si les parents sont issus de milieu populaire, ils risquent souffrir du phénomène du « handicap socio-culturel » : ils seront automatiquement suspectés de carences familiales, sociales, financières, culturelles. Cependant, il est établi que les actions investissant et considérant les parents comme partenaires et non comme réfractaires sont les plus efficaces.

7. Sixième cliché : les filles agressives et violentes...

Sont excitées par leur participation à des activités dangereuses

sociale ou pour éviter d'être contrôlées par les autres ou de devenir leur victime.

Ont souvent des comportements agressifs pour assurer leur domination

Si les comportements violents ou agressifs des adolescent(e)s nous semblent bien souvent gratuits et illogiques, ils trouvent cependant un sens et une raison d'être dans l'univers normatif des adolescentes des quartiers populaires que j'ai pu rencontrer. Obtenir une certaine réputation, selon les propos des collégiennes, est un enjeu primordial. Elles ne doivent pas être perçues comme « faibles ». Etre identifiée et désignée comme « faible » ou comme « payotte » pour reprendre la terminologie usitée à Marseille (tant par les adolescent(e)s que par les adultes des quartiers et des institutions) doit être évité à tout prix. De fait, leur leitmotiv est « ne jamais se laisser faire » quitte à user de la force, quitte à commettre parfois des comportements déviants. Leur sphère relationnelle, leur univers juvénile semble être régi par ce qu'ils appellent à Marseille, comme à Paris, Lille ou Bordeaux, la « loi du plus fort ».

Alice (11 ans, 6ème, La Bricarde) : Y'a même des filles des fois elles font la loi sur des garçons...(…) Comme moi il y en a un, y'a même Medhi qui est grand, je le frappe, il dit rien, Medhi lui qu'est,(…) , il a rien intérêt de dire parce qu'il a déjà 16

ans lui, il est en 6ème, il sait que j'ai des cousins ici, il sait que s'il me touche, mes cousins ils viennent, après ils le frappent. (...) Y'en a un Yacine, le petit gros, et chaque fois il fait : (elle gonfle les joues pour mimer Yacine) parce que je suis un peu grosse moi, (...) Et moi, chaque fois j'le prends, j'le frappe. Tellement qu'il a peur de moi il fait :

- Je le faisais pas à toi, je rigolais !

- T'as pas intérêt !

Après il monte dans le bus il me le refait, je suis montée dans le bus et je l'ai tué !

(...) Je l'ai frappé, des gifles, des coups de pied...c'est comme ça hein, si on fait pas la loi, après c'est eux qui font la loi.

Facteurs de protection individuels et communautaires:

Eviter de faire appel à des programmes axés uniquement sur la maîtrise de la colère (ne tiennent pas compte du fait que l'agressivité, la violence peuvent être des moyens d'adaptation dans l'auto-protection). Sensibiliser les pairs des filles agressives au problème et leur permettre d'acquérir les aptitudes voulues pour interagir avec les enfants agressifs sans exacerber leurs problèmes par la victimisation.

Pour les « crapuleuses », l'oppression des plus faibles, la domination exercée sur celles et ceux qu'elles désignent comme « faibles » ou « payots » devient un outil de démonstration de leur réputation. Or, les recherches européennes et internationales sur le « school bullying » sont unanimes sur les conséquences psychologiques et sociales dont auront à souffrir les jeunes victimes de brimades par leurs pairs. Ils risquent quatre fois plus de commettre une tentative de suicide, risquent de présenter diverses somatisations (anorexie, boulimie, phobie scolaire, etc.), de fortes dépréciations personnelles, etc. Il est impératif que ces jeunes, victimes de leurs pairs, n'aient pas à supporter en plus des attitudes ou jugements suspicieux et culpabilisants, type « il n'y a pas de fumée sans feu »... N'ayant pas en France une culture forte quant à la reconnaissance et la prise en compte de la victime, bien souvent les actions envers ces élèves victimes risquent de renforcer ce sentiment de culpabilité (par exemple, les confrontations avec l'agresseur).

8. Conclusion :

Loi du plus fort et réputation : Clairvoyantes, crapuleuses ou payottes?

La grande majorité des adolescentes résidant dans les quartiers populaires où j'ai mené cette recherche constitue ce que j'ai nommé les « clairvoyantes ». Lucides quant aux interactions et aux codes de conduite de la loi du plus fort, elles apparaissent comme des personnes ressources, tant au niveau de ce qu'elles connaissent et racontent des relations entre pairs, que des stratégies de réponses possibles lors des situations interrelationnelles conflictuelles. Les « crapuleuses » et les « payottes » sont des groupes problématiques soit du fait de leurs agissements et construction identitaire, soit du fait de ce qu'elles subissent quotidiennement en terme de brimades et de harcèlement et des répercussions dramatiques s'ensuivant. Cependant, n'omettons pas que ces deux groupes sont minoritaires, la majorité – les « clairvoyantes - peut devenir une « majorité active » qui d'ores et déjà résout, tempère bon nombre de situations conflictuelles.

Les débats

Une participante :

Je voudrais revenir sur la première intervenante : Madame Kebabza. Vous avez commencé en disant que l'appel d'offre était lancé sur les filles...

Madame Kebabza :

Sur les garçons.

Participante :

Sur les garçons et vous avez glissé sur les filles. En vous écoutant, il me semble que l'esprit villageois est initié par les parents avant tout et que c'est eux qui apportent toutes leurs traditions. Oui, la manière, leur autorité etc. et peut-être qu'il y a une incidence à travailler sur cette violence. Les jeunes ont une méconnaissance totale des traditions en France, peut-être de la loi. Il y a aussi l'enfermement : de leurs parents à l'intérieur de l'appartement et à l'extérieur, avec la communauté. Moi, je me rappelle des cours alpha, on avait énormément de femmes et on valorisait uniquement leur culture. Après on a eu le français langue étrangère, on valorisait donc la culture de l'autre, mais il n'y avait pas de maghrébins en français langue étrangère. Donc je me dis, il n'y a que quelques années qu'on fait éduquer à la citoyenneté, la méconnaissance de ce qui se passe en France et le refus de ressembler aux parents peut aussi emmener ces jeunes à réagir contre « comment est leur mère, comment sont leurs pères ». Voilà. Je ne sais pas si je me suis fait comprendre.

Monsieur Lahmadi :

Simplement je voudrais rappeler de se présenter avant de poser la question et de poser des questions plutôt courtes pour laisser la place à tout le monde. On va peut-être répondre et ensuite passer à une autre question.

Madame Kebabza :

Je vais essayer de répondre rapidement, alors ce qu'on constate, cet esprit villageois, bien sûr il est le fait de l'ensemble des habitants et des habitantes des quartiers en question. Ca n'est pas simplement le fait des jeunes. Donc, bien sûr il est aussi véhiculé et reproduit par les adultes. Par contre, je crois qu'il ne faut surtout pas tomber dans l'écueil de la tradition. Moi je m'en méfie quand même beaucoup. D'une part parce que l'on constate que le spectre des situations et des familles est très large, contrairement à une vingtaine ou une trentaine d'années où on avait un modèle, j'ai envie de dire quasi unique. Ca s'est beaucoup diversifié, tout ça c'est fonction du projet migratoire, du capital scolaire, économique et culturel des parents, etc. Donc pas d'enfermement dans un modèle unique mais plutôt vraiment hétérogénéité des familles. Je crois surtout que les jeunes reprennent à leur compte quelque chose de complètement mythifié. D'ailleurs, quand ils font référence aux

traditions de leurs pays d'origine, j'ai beaucoup travaillé avec des jeunes d'origine maghrébine, c'est la réalité des quartiers toulousains, effectivement ils en savent très peu de chose, la question de l'islam, elle, est totalement instrumentalisée. Mon approche première, c'est l'approche de genre et la domination masculine, c'est d'abord ça l'élément explicatif de tout ça. L'esprit villageois c'est le contrôle des femmes et de leur sexualité. Et ça c'est transversal à l'ensemble des sociétés. Tous les travaux d'anthropologie le montrent clairement et je ne crois pas que ça ait totalement disparu de la société occidentale, de la société française. Ça prend d'autres formes, simplement, il y a François de Singly qui a écrit il y a quelques années un texte qui est resté célèbre qui s'appelle : « Les habits neufs de la domination masculine », et comment dans les classes moyennes elle prend d'autres formes, et comment on assiste là à ce qui se passe dans les quartiers, c'est simplement le miroir grossissant d'un rapport homme/femme hiérarchisé, dans une logique de domination masculine. Voilà, je ne sais pas si j'ai vraiment répondu à votre question, mais j'essaie de faire court.

Jocelyne Claire, prévention spécialisée sur le Vaucluse :

La question des territoires je pense que ce n'est pas seulement la question de la famille. Il y a aussi le territoire politique, qui fait que dans les dimensions de développement d'actions au niveau des villes, on voit aussi des territoires marqués par des réponses. Des réponses qui sont morcelées par territoires de quartiers et même pas à l'échelon de la ville, par exemple, et qui vont renforcer aussi des appartenances extrêmement perverses qui rendent aussi, ensuite, notre travail sur le terrain extrêmement difficile, par des visions du monde justement très fermées. Et ça, je pense que la notion des espaces, privés, publics, etc., dans le travail social, si on n'y prête pas garde, parfois on renforce aussi ça.

Annick Villanueva, je travaille en prévention spécialisée à Marseille :

Ca fait écho, c'est pas une question, c'est effectivement un commentaire. Je suis très contente d'être là ce matin, pour effectivement sortir des schémas, des stigmatisations et comment effectivement en sortir. Bon je vais parler de mon contexte professionnel, puisque c'est dans la prévention spécialisée, parce que la délinquance, c'est qu'un symptôme, et ça veut dire que l'on ne pourra plus s'adresser à tous ceux qui sont en souffrance silencieusement.

Par contre j'avais une remarque à faire sur la question des crapuleux ou des crapuleuses. Est-ce qu'il n'y a pas un risque, là aussi, à les enfermer là dedans ? Parce que, les explications que j'ai entendues, pour moi c'est aussi le modèle. Pour moi, à l'adolescence, on se construit contre effectivement, enfin tout ce que vous avez dit en terme explicatif par rapport aux filles crapuleuses, pour moi c'est un peu pareil que les garçons qui se la jouent, parce qu'ils n'ont aucun autre modèle de reconnaissance positive.

Madame Rubi :

J'entends bien effectivement votre remarque. Le risque de renforcer l'enfermement et l'aliénation dans ces identités là, je pense qu'il y est. Le problème c'est le problème des victimes puisque à côté de ça, bien souvent elles construisent ces identités là en laissant un certain nombre d'autres collégiennes ou d'autres collégiens et d'autres

jeunes qui sont victimes de leurs actes et agissements. C'est-à-dire que le meilleur moyen de montrer que l'on est fort, bien, c'est d'opprimer les plus faibles. Et ça, ce sont des situations que l'on a rencontrées très régulièrement et que l'on rencontre tant au niveau des chiffres que l'on peut avoir, par exemple sur le racket, que des situations de racket que l'on a rencontrées, où bien souvent on se rend compte que le racket va être différent de la dépouille, et que se sont des situations d'abord relationnelles qui s'instaurent, et que c'est dans la même classe bien souvent, et que petit à petit il y a une période de test où on éprouve la résistance de l'autre et sa réactivité avant de passer, par la suite, à des situations de brimades et de harcèlement quotidien qui peuvent devenir dramatiques. Donc il y a la question des victimes, je dirai en contre appui. Après je crois que surtout et j'en profite encore pour le rappeler, c'est un groupe minoritaire aussi. On peut parler d'épiphénomène. On n'est pas face à une invasion d'adolescentes crapuleuses, ni à Marseille, ni en France.

Lisa Tichané, je suis du Planning familial des Bouches-du Rhône :

J'aurais deux petites remarques à faire.

La première était sur la violence réelle ou supposée des adolescents. Parce que la violence s'il y en a, c'est vrai, il y en a certainement trop. Par contre, je crois aussi qu'en tant qu'adulte, on a aussi beaucoup tendance à fantasmer et projeter de la violence sur les adolescents et qu'il faut qu'on reste vigilant par rapport à ça.

Ceci étant dit, je voulais surtout revenir sur la question de la souffrance qu'il y a derrière la violence. C'est vrai que ce que l'on constate chez les adolescents, que l'on peut rencontrer dans les établissements scolaires ou dans nos permanences, c'est cette souffrance qui est aussi bien celle de celui ou celle qui est victime de violence, mais aussi de celui ou celle qui la commet. Et que un point commun et chez les filles et chez les garçons c'est ce déficit complet de conscience de soi, cette difficulté à identifier ce que l'on ressent, à exprimer ce que l'on ressent, en particulier ses émotions positives qui sont complètement taboues, et cette question de l'estime de soi qui a été très bien décrite tout à l'heure. C'est vrai que ces choses là elles se sont construites, ça aussi ça a été dit, avant l'adolescence. Et donc qu'est-ce qu'on fait par rapport à ça ? Qu'est-ce qu'on fait pour que ce socle, qui pourrait se construire avant et qui permettrait qu'à l'adolescence on se retrouve dans une interaction à l'autre qui soit un peu moins douloureuse ; le but n'est pas d'être dans une interaction non violente, ça n'existe pas, on ne peut pas éradiquer la violence ; mais qu'est-ce qu'on peut faire pour qu'avant ça il y ait un travail qui soit fait, qui développe des compétences qui permettent qu'à l'adolescence ça se passe mieux ?

Monsieur Lesourd :

Je crois que la question est intéressante parce qu'elle soulève en tous cas un point fondamental qu'est la question pour ces adolescents, non pas de la violence parce que je crois que c'est pas le problème des adolescents aujourd'hui, mais le problème de la solitude. Et particulièrement de la solitude éducative dans laquelle ils ont été pendant des années, du fait qu'on leur demande d'être responsable dès le plus jeune âge, de faire des choix, à une époque où quelque part ce qui est important pour l'enfant c'est d'être du côté d'une identification à ce qu'on lui propose et non pas de faire un choix. Parce qu'il est bien incapable de faire un choix. Et il me semble que ce que l'on est en train de se dire est quelque chose de fondamental si on est du côté

de la prévention. Je dirais qu'il y a rarement eu aussi peu de violence, dans le milieu adolescent que ces dernières années, rarement eu aussi peu d'adolescents qui réussissent scolairement, et qui sont intégrés au niveau scolaire que ces dernières années. Je vous rappelle que c'était 40 % des adolescents il y a trente ans qui sortaient du système scolaire sans avoir aucun diplôme. Il y a trente ans et cette année on est à peu près à 10%. Qu'il y a donc un certain nombre...

Interpellation de la salle :

Monsieur Lesourd :

Non, je n'ai pas dit qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Simplement ce que j'ai envie de dire c'est qu'il faut faire attention à la représentation fantasmatique que l'on peut avoir et à la façon dont on a construit les choses. Moi, je trouve qu'il y a quelque chose de remarquable dans l'exposé qui nous a été fait tout à l'heure, c'est la question de ces dessins animés. Ces dessins animés qui prônaient effectivement la question de l'enfant abandonné, de l'enfant solitaire. Ce sont des dessins animés qui ont été créés dans les années 80 par des jeunes adultes ou des adultes qui avaient eux-mêmes mis à mal les fonctions parentales 20 ans plus tôt, et qui avaient voulu mettre à mal les fonctions parentales, et qui s'étaient battus pour que ces fonctions parentales soient remises en cause. Je crois que ce qu'on est en train de se dire aujourd'hui c'est que les adolescents que l'on a aujourd'hui, qui sont des adolescents qui souffrent de solitude, sont des adolescents qui n'ont souvent pas, dans leur enfance, rencontré des adultes. En tout cas des adultes qui prennent position, c'est-à-dire des adultes qui disent ce qu'ils veulent. Peut être qu'un re-travail de prévention serait peut être que les adultes re-sachent un peu ce qu'ils décident, ce qu'ils veulent, qu'ils soient un peu moins eux-mêmes dans une position adolescente de coup par coup, par exemple y compris dans leur choix amoureux. Il y a aurait là quelque chose d'un travail sans doute fondamental du côté de la prévention.

Madame Aït el Cadi :

Oui je suis tout à fait d'accord, c'est ce sentiment de solitude qui revient sans cesse dans les propos, même si on s'aperçoit, quand on regarde leur téléphone portable, il y a tout un répertoire innombrable de numéros d'amis, de petits amis, etc. Mais effectivement cela ne rompt en rien le sentiment de solitude. Je voudrais juste revenir sur ce que vous avez évoqué : le sentiment de mésestime de soi, où là il y a peut-être un point fondamental que j'aimerais rapidement souligner ici, en terme de différenciation sexuelle au niveau du sentiment de mésestime de soi, qui est à prendre en considération, notamment lorsqu'il va falloir réfléchir sur les initiatives de prévention, tant dans le domaine de la santé que dans les activités sociales que l'on pourra mettre en place. C'est que pendant longtemps, les chercheurs, les travailleurs sociaux ou autre, la société en général a eu une vision andro-centrée, centrée sur le masculin du sentiment de mésestime de soi. La thèse que j'ai faite a montré en fait qu'il y a véritablement d'autres voies qui sont empruntées par l'adolescent, contrairement à un adolescent qui va plutôt s'inscrire, s'installer dans un agir dans de la violence. David Le Breton, dans son ouvrage « Conduites à risque des jeunes », avait finalement aussi une analyse assez andro-centrée. C'est le masculin qui primait et preuve en est comme beaucoup d'autres, on consacre aux filles un petit chapitre. « Du côté des filles », je pense à Patrice Huerre qui a écrit « Ni anges ni sauvages »

où il y a trois pages du côté des filles, qu'est-ce qui se passe ? Donc on voit finalement que même si d'entrée de jeu on parle des jeunes en général, on s'aperçoit que c'est du masculin. Ce qu'il est sorti de mon enquête, et là c'était un volet important dans les modalités de résistance face à la souffrance qui est ressorti, c'est qu'il apparaît que dans l'intimité d'une salle de bain, des toilettes, il y avait énormément de conduites de résistance face à la souffrance qui étaient notamment les suivantes : vous aviez des vomissements à répétition, je ne parle pas de boulimie. Attention, là on tombe dans de la pathologie, dans une addiction. L'anthropologue ici a pu repérer, à travers tous les entretiens qui ont été menés, des filles qui vous disent que lorsqu'elles sont sous tension, sous pression, vont aller se purger dans les toilettes, dans les salles de bain, avec ce qui était très intéressant, on peut pas l'évoquer ici, une ritualisation, une espèce de cérémonie où on prend un horaire particulier, on prend une bassine particulière, une toilette particulière, où on se met nue ou en soutien-gorge seulement. On a essayé d'interroger, il y avait effectivement une espèce de rite de purgation de ces maux dans une société qui ne donne plus de ritualité de purification comme ce qu'il y avait dans les sociétés traditionnelles, à travers les fêtes collectives, où on purgeait tous les maux qu'on avait avec une permission de transgresser. Deuxième grand acte chez le féminin, les automutilations. Le fait de se couper le corps, de se saigner, là on retrouve encore l'idée de purgation des maux. Les pollutions du corps sont pour la femme et la fille un moyen de matérialiser la souffrance intérieure. Lorsque l'on ne peut pas extravertir, lorsqu'on est enfermée dans son corps lorsqu'on est une femme, une fille, qu'on ne peut pas, sinon on va être traitée de garçon manqué si on devient violente, ce qui se passe c'est que l'intériorité organique du corps : le sang, les vomissures va devenir ce qui va incarner sa douleur de vivre. Donc on s'aperçoit que les filles de manière plus ou moins consciente vont aller se vider de cette façon là. Troisième conduite qui est ressortie, de purgation, ce sont les errances sexuelles. Des adolescentes qui vont faire l'amour avec plusieurs partenaires. On le voit très bien dans le film « A tout de suite » où on voit cette jeune fille, suite à une déception amoureuse, qui va en boîte de nuit et qui ensuite fait l'amour avec deux garçons dans le même lit. On le voit aussi dans « Douche froide », le film récemment sorti, cet été, cette adolescente qui fait l'amour avec deux partenaires dans un gymnase. On ne sait rien de cette fille, l'absence de la famille, elle est en souffrance mais on ne sait rien d'autre. Donc on voit que dans les errances sexuelles ce qui ressortait c'est cette idée qu'en se salissant du sperme de ces mecs avec qui on a couché, on le voit sur les prostituées notamment, sur telle prostituée, on peut matérialiser ce sentiment d'être sale. C'est là la grande différence fondamentale qu'il va falloir prendre en considération dans les modalités de prévention. C'est que là où le garçon, le sentiment de mésestime de soi prend la coloration d'une impuissance, je me sens impuissant, il faut que je montre, que je prouve ma performance, la fille elle, se sent sale, c'est une salope, elle entend ça lorsqu'elle dévie. C'est une souillon ou quoi que ce soit, et surtout, nous sommes appelées aujourd'hui dans la société contemporaine, nous les femmes et notamment les adolescentes, à incarner l'icône de la propreté. Nos sociétés sont de plus en plus aseptisées, elles ont une horreur fondamentale de la souillure. Je fais référence aux travaux de Marie Douglas, anthropologue, qui a montré l'élément fondamental, la nécessité de prendre en considération dans toutes les cultures le sale, le pourri, de ritualiser ces choses là. Par exemple en Inde on prend les ordures, on les met à côté de la maison, à un certain moment et à une certaine heure et on les brûle. Vous voyez cette espèce de purgation que l'on a toujours faite dans les sociétés. Aujourd'hui on est dans la société du propre, de l'anti microbe etc. Donc on voit que

nous les femmes, notre corps est véritablement le territoire pris dans ces limites à travers ces orifices. Les orifices naturels, on le voit à travers le vagin. Et, notamment deux adolescentes, deux jeunes femmes adultes qui nous ont raconté lorsqu'elles étaient adolescentes leurs pratiques masturbatoires. Les enquêtes, notamment les enquêtes sur la sexualité en France, ont montré que 40% des adolescentes disaient se masturber contre 40% des garçons, on n'en sait pas plus. Ce qui ressortait de ces entretiens c'est que des adolescentes vous disaient se soumettre à des ritualités de masturbation non pas à des fins érotiques, preuve en est, elles ne mettaient pas une lingerie spécifique, elles ne se regardaient pas faire ni quoi que ce soit. C'était juste des adolescentes qui lorsqu'elles perdaient leur clé, lorsqu'elles étaient en situation de panique, disaient qu'il fallait absolument recourir à une pratique masturbatoire violente jusqu'à ce qu'elles se sentent prêtes à mourir. Des entretiens assez surprenants où elles disaient qu'à un moment donné on flirtait avec la tachycardie, une espèce d'ordalie finalement, et elles disaient qu'enfin lorsque les sécrétions vaginales arrivaient « je me sentais enfin libérée des salissures ». Et je terminerai sur un élément fondamental, qu'Hélène Manceau, notre collègue canadienne, a mis en avant en travaillant sur les mères adolescentes dans les foyers de protection judiciaire canadienne. Elle a réussi à mettre en avant, enfin elle a pu mettre en avant, le syndrome de l'immaculée conception. Elle s'est aperçue, dans cette enquête ce qui était intéressant c'est qu'elle interrogeait les filles au moment, dans le foyer, où elles apprenaient qu'elles étaient enceintes. Et à ce moment là, ces filles, elles se sont aperçues que la grossesse se vivait comme un moyen de se laver de ces souillures. 80% de ces adolescentes qui avaient ce syndrome de l'immaculée conception avaient été abusées sexuellement. Donc c'est un point fondamental qu'il faut absolument prendre en compte, que l'adolescence en souffrance, au féminin ne flirte pas avec la mort comme David Le Breton l'a mis en exergue pour les garçons : les conduites à risque de violence comme brûler les voitures. Nous les femmes, les adolescentes, du fait que nous sommes acculées à ne pas extravertir, nous investissons notre corps comme le territoire, comme l'icône même de la société et finalement, nous récusons de manière inconsciente les modèles de féminité ambiante, très coercitive, la minceur, en ayant un contact soit métaphorique ou physique à la souillure qui sont donc les vomissures, le sang, le sperme, les sécrétions vaginales. Et ces quatre éléments fondamentaux, on les retrouve également dans le film que vous connaissez : « l'exorciste » « The devil inside » où on voit très bien dans la scène, tout le monde l'a peut être trouvé affolante, où la fille est sur son lit en train de saigner. Je trouve que c'est une belle figure car elle fait vraiment le lien avec la psychanalyse. On voit que finalement le démon qui est dans la fille, c'est pour ça qu'on l'a mal traduit en français alors qu'en anglais c'est « The devil inside » : le démon en soi, on voit que finalement ce démon incarne la mère, puisque l'on voit que la mère a peur que sa fille se sexualise, et qu'est-ce que fait en réaction face à l'emprise maternelle cette fille ? Elle se transforme en démon, se masturbe avec un crucifix, vomit à la face de l'autre, se scarifie, et dit à sa mère baise-moi. Ce sont ces structures anthropologiques que ce travail a pu mettre en avant sur l'adolescence au féminin et je pense que demain il faudra certainement composer avec cet élément fondamental, qu'il y a un sentiment de mésestime de soi qui est foncièrement différent lorsqu'on est une fille. Ça ne sert à rien de demander à des filles d'aller faire du trekking dans les déserts, enfin ça peut servir, mais d'aller porter des sacs, vous savez ces rites initiatiques où on les met dans des lieux extraordinaires. Et je conclus par une initiative, j'ai vu ça dans un reportage, où on demandait aux adolescentes, on les enlevait de leur milieu, on les emmenait dans un

village sénégalais, elles étaient prises en charge par des éducateurs locaux et elles devaient s'occuper des bébés orphelins d'un pensionnaire. Et là, donc, on retrouve, on les mettait dans une situation où l'identification à la mère, on le voit le syndrome de l'immaculée conception était réactivé, donc l'efficacité symbolique de ce procédé thérapeutique permettait de faire peau neuve et non pas de les emmener dans un désert avec les garçons à la GI Joe. Je conclurai sur ce point là, on pourrait, les féministes, rétorquer : « mais attention vous recréez finalement des rôles maternants » ! J'ai envie de dire par là, c'est avant que le travail doit se faire. A l'adolescence il faut reprendre dans les moyens thérapeutiques leurs habitus somatiques, leurs habitudes, ce qu'elles ont intériorisé. Et une fille adolescente aujourd'hui vous dira, elles le disaient dans l'entretien, elles étaient auto mutilées, scarifiées, elles arrêtaient leurs scarifications parce qu'en s'occupant des bébés orphelins sénégalais elles disaient qu'elles se sentaient mères. Alors dans les dessins animés c'est bien ce rôle là auquel on nous assigne. Il faudrait donc que les illustrateurs et autres se remettent à concevoir peut être d'autres dessins animés, mais le travail est très vaste.

Assia, je suis éducatrice en AEMO :

Voilà, par rapport aux payottes, vu les entretiens que nous menons en AEMO, on s'est rendu compte que les payottes bien sûr étaient celles que l'on pouvait taper. Mais c'est pas seulement ça je pense, c'est aussi celles qui réussissent, celles qui ont eu la chance d'avoir des parents « bien », c'est du moins ce qu'on nous dit, celles qui ont la chance d'avoir une éducation, celles qui réussissent à l'école, celles qui vont en vacances dans des coins biens. A ce qu'il me semble, c'est pas seulement les faibles, à Marseille souvent quand on dit payotte c'est les françaises, vous voyez.

Madame Rubi :

Il y a plusieurs choses, parce qu'il y a plusieurs niveaux de lecture. Il y a aussi des reconstructions où finalement le payot ou la payotte ça peut-être soit le faible, alors il va être décrit comme en dehors des codes juvéniles en général, par rapport à l'univers normatif qui va appartenir et qui va être celui des pairs. Le payot et la payotte sont en dehors, ils ne connaissent pas les codes. Ils ne connaissent pas les codes linguistiques. Ils ne connaissent pas les codes vestimentaires. Ils sont en dehors, il y a tout un tas d'éléments qui les désignent comme outsiders, ils ne sont pas inclus, ils sont exclus. En plus de ça, ils vont avoir effectivement la fâcheuse tendance, dans les descriptions qui sont faites, à valoriser et à approuver la loi scolaire et les règles scolaires. Ils peuvent en plus effectivement réussir à l'école. Mais là on va être du côté de la reconstruction sur la réussite scolaire. Dans les entretiens on a : le payot c'est un français, alors qu'on sait très bien quand on voit concrètement qui sont les élèves victimes, que ça touche tout le monde. Ça touche le « mauvais élève » comme le « bon élève ». Après il y a une espèce de reconstruction où le payot, on va aussi le désigner comme celui qui, quelque part, nous domine socialement et socio économiquement. Et qui est-ce qui nous domine socialement ou socio économiquement ? C'est l'image soit de celui qui réussit scolairement, qui est bouffon, qui est l'intello ; c'est l'image de l'intello développée par Fellousi et Cousin ; ou c'est le français, le français le blanc quoi. Mais là on est sur de la reconstruction, vous voyez, il y a différents niveaux. Parce que quand on

regarde du côté de certaines adolescentes, qui faisaient leur loi sur des garçons comme des filles et qui habitent le même quartier, qui n'ont pas des conditions socio économiques beaucoup plus intéressantes, qui parfois n'ont pas des structures familiales beaucoup plus renforcées non plus ; en fait, il y a l'ordre du discours et des pratiques. Le discours reconstruit bien souvent. Et quand on demandait, avec Fabienne Cossin quand on faisait les terrains, mais qui est-ce que ça peut être des payottes ? Est-ce que nous, on est des payottes ? On nous disait oui. C'est un peu la désignation de celui qui ne comprend pas, qui n'est pas dans le truc. Et effectivement quand on parle avec ceux qui sont désignés comme tels ils disent pourquoi se battre, moi mes profs ça va bien, ça se passe bien, ils sont un peu dans le mépris des codes de conduites, de cet univers normatif qui fait qu'il faudrait s'habiller comme ça, qu'il faudrait écouter tel groupe de musique, enfin. Il y a un auteur qui a travaillé sur les activités de loisirs, Dominique Pasquier, et qui appelle ça la tyrannie de la majorité. Elle a titré son bouquin comme ça et on retrouve bien ça.

Annick Villanueva:

Non en fait c'est pas une question, une fois de plus c'est un commentaire. Je pense que l'intérêt de cette rencontre c'est d'articuler la théorie et le terrain, donc moi je suis tout à fait comme la collègue, sur le terrain, le payot c'est pas la victime, c'est celui qui réussit bien à l'école effectivement, mais c'est pas la victime. Je pense qu'il faut faire très attention de la place d'où chacun parle. C'est vrai que par exemple on va nous demander tout le temps d'intervenir au lycée, au collège sur les questions de violences, jamais sur les questions de communication. Il y a des médiations scolaires qui se font dans un certain collège, où on prend des élèves médiateurs, les adultes ne sont plus là. Donc il faut faire attention et je pense qu'on peut s'apporter réciproquement, mais il faut entendre aussi ce que nous nous disons. Et puis ce que je voulais dire aussi, monsieur Lesourd, ça m'a fait écho, les enfants de 68 orphelins qui ont détruit le père. Moi je suis de la génération des féministes et c'est vrai que peut-être on a aussi à s'interroger, parce qu'on est en profonde régression, énorme régression, mais aussi parce qu'on est dans un contexte économique où ce sont toujours les femmes qui morflent et ce sont toujours les femmes qu'on renvoie à la maison. Il y a quelque chose qui m'a affolée dernièrement, j'ai orienté une jeune fille pour la pilule, la contraception, la mini pilule n'est pas remboursée par la sécurité sociale, ça veut dire que lorsqu'on est pauvre on s'empoisonne la vie, quand on est riche, on peut avoir droit à la mini pilule.

Jacqueline Frilet de Jeunesse et Sports :

Simplement j'ai une petite réflexion sur ce que vous avez dit tout à l'heure, vous avez parlé des deuxièmes mi-temps des joueurs de rugby. D'abord c'est pas les deuxièmes mi-temps c'est les troisièmes mi-temps. En plus je pense qu'il faut connaître les choses avant de s'aventurer dans ce genre de propos. Je suis depuis très longtemps les adolescents dans ce milieu là, donc sur Marseille aussi bien dans les quartiers Sud que dans les quartiers Nord, et je peux vous dire que c'est pas parce que dans le cadre de la pratique de leur sport, effectivement il y a une certaine virilité il y a un certain défoulement de leur agressivité, mais je n'ai jamais eu connaissance du moindre acte d'agression sexuelle envers des filles que ce soit individuel ou collectif de la part de jeunes rugby-men, et pourtant j'ai suivi des jeunes pendant des années. Je veux le dire, parce que ça m'a vraiment choqué d'entendre

dire ça à la suite des tournantes, parce que je pense que c'est pas vrai du tout, au contraire, justement peut-être que grâce au rugby et à tout le travail éducatif qui est fait dans ce domaine là, ils déchargent leur trop plein de virilité, d'agressivité là dedans et que, au contraire, moi je leur ai toujours tous trouvé des équilibres affectifs et sexuels de très bonne qualité.

Monsieur Lesourd :

Je crois que ce qui vient de se passer et ce qu'on est en train de se dire en ce moment me paraît tout à fait intéressant parce que ça nous pose la question du registre dans lequel nous sommes au niveau des représentations que nous avons, des affirmations que nous soutenons, qu'elles soient féministes, anti féministes, paternalistes, beurs de banlieues etc., et de la façon dont effectivement cette représentation que nous avons d'une construction qui nous est nécessaire du monde, pour pouvoir en tout cas nous y situer, fait qu'à un certain moment nous n'entendons absolument plus celui qui a une représentation différente. Et c'est un vrai problème effectivement de travail, par exemple dans les banlieues, que de faire se confronter ce type de représentations. Je trouve qu'il y aurait là quelque chose d'une piste de travail tout à fait intéressante.

Conclusions de la matinée

Madame Rastit, Déléguée Régionale aux Droits des Femmes et à l'Égalité :

Bonjour et merci d'être encore présents pour cette petite clôture de matinée. Je suis Françoise Rastit, Déléguée aux droits des femmes et à l'égalité. Je vais vous présenter qui nous sommes.

Béatrice Borghino travaille comme chargée de mission à la Délégation.

Cette délégation est un service extérieur du Ministère délégué de la cohésion sociale et de la parité. Nous avons en charge de mettre en place la politique de l'Etat concernant l'égalité des chances entre les hommes et les femmes. Dans cette mission là nous avons un registre, vous le verrez, très large, organisé autour de grands axes.

- Le premier c'est l'accès des femmes aux responsabilités, toutes les responsabilités, que ce soit dans le monde associatif, dans le monde politique ou dans le monde de l'économie.

- Nous avons ensuite l'accès des femmes à l'emploi. Donc nous essayons de sensibiliser, dans les établissements scolaires, à l'orientation des filles vers des emplois qualifiés et vers des emplois où elles pourront mener à bien leurs carrières. Par ailleurs, toujours sur cet axe, il y a les différentes relations avec les partenaires publics de l'emploi et les entreprises.

- Ensuite nous avons tout ce qui concerne l'égalité en droits et en dignité et là nous retrouvons toute la lutte contre les violences faites aux femmes. Dans le cadre de cet objectif, existe une Commission Départementale, placée sous l'autorité du préfet, avec un sous groupe de travail qui vient recouper notre sujet d'aujourd'hui.

- Et le dernier point c'est le travail sur la compatibilité des temps de vie, c'est-à-dire les temps personnel, familial, professionnel et citoyen.

En ce qui concerne le dossier d'aujourd'hui, un accord a été signé en 2000 avec le ministère de l'Éducation Nationale concernant le renforcement de nos actions dans les établissements scolaires. Les deux objectifs sont : d'une part la diversification de l'orientation des filles et le deuxième, c'est la notion de respect.

Donc, voilà le contexte pour nous de cette journée, pour laquelle je remercie toute l'équipe qui a participé à sa réalisation, et pour la qualité de nos débats.

Madame Ecochard, Conseillère Générale, déléguée à l'Éducation :

Bonjour, je m'appelle Janine Ecochard, je suis conseillère générale, déléguée à l'Éducation.

Comme partenaire de cette journée je voudrais d'abord vous remercier de votre participation. Elle est nombreuse et il y a une qualité d'écoute, que vous avez eu tout au long de la matinée, par rapport aux interventions des différents intervenants, qui montrait bien à la fois l'intérêt que vous portez à ce sujet et aussi la qualité des interventions de chacun, et je les en remercie particulièrement. Bien sur, le Conseil Général s'est associé à cette journée parce que nous partageons ensemble les objectifs de ce colloque. Je serai aussi assez brève, j'ai très bien entendu tout à l'heure ce qu'on a dit : on attend des politiques des actes et non pas des mots. Je

partage tout à fait cette assertion. Simplement tout au long de ma vie professionnelle ou de ma vie politique j'ai été amenée à être particulièrement sensibilisée à la question du respect vis-à-vis des filles et des femmes. Lorsque j'étais parlementaire j'ai rapporté des projets de loi sur les violences faites aux femmes, sur le harcèlement sexuel, sur l'égalité filles/garçons. Les lois elles sont ce qu'elles sont, c'est-à-dire qu'elles sont à un moment donné une réflexion, un éclairage sur une situation. Ensuite, il dépend de leur application qu'elles soient intéressantes et reconnues comme telles. Nous avons aujourd'hui une batterie législative relativement importante, à part quelque toilettage que nous pourrions faire, quasiment idéale. C'est la raison pour laquelle nous n'avons plus grand-chose à faire dans le domaine législatif, théorique. Mais par contre je ne suis pas très certaine que sur le terrain il y en ait une application parfaite et loin de là. Lorsque je suis devenue conseillère générale, à l'occasion de visites que je peux faire, j'ai été frappée par un incident dont j'ai été témoin, qui m'a particulièrement bouleversée et qui a relancé chez moi cet intérêt que nous pouvons avoir pour les questions de respect filles/garçons. Avant que l'on ne parle de l'incident dans la presse de la jeune fille qui avait été mise dans une poubelle avec des mégots etc., dans un quartier très tranquille de ma circonscription, j'ai assisté à une espèce de jeu, présenté comme tel, de garçons qui étaient très bien sur eux, qui devaient avoir 13/14 ans et qui dans les rues d'une petite cité très familiale promenaient une jeune fille dans une poubelle. Alors ça n'avait l'air de choquer personne d'ailleurs, ni les adultes qui étaient autour, ni les garçons, ni les filles elles-mêmes, ni même la fille qui était dans la poubelle. Et alors moi ça m'a fait un vrai choc. J'ai essayé d'ouvrir le dialogue avec eux et je leur ai posé des questions. J'ai commencé par aborder la question sur le plan sanitaire, sur le plan de l'image. Alors on m'a expliqué que c'était un jeu et c'est tout, c'était pas plus grave que ça, c'était un simple jeu. Alors j'ai dit : le jeu c'est le partage et donc le partage des tâches. Donc on va faire sortir la fille de la poubelle et on va y mettre un garçon et c'est les filles qui pousseront la poubelle. Alors là il y a eu une incompréhension totale des garçons et des filles. J'ai beaucoup appris ce matin de toutes vos interventions. Je pense qu'il y a encore beaucoup de boulot dans le domaine, je garde toujours cette image et j'essaie de la position qui est la mienne et avec les moyens de notre collectivité, d'essayer de mettre en place des actions avec les associations, qui elles, bien sûr, savent faire. Nous, on est là pour leur donner les moyens de les mettre en place dans les collèges. Les collèges, parce que c'est la responsabilité du Conseil Général, à mon avis il faudrait commencer beaucoup plus tôt, parce que les préconçus entre les garçons et les filles et le respect qui doit être à la base des relations entre les garçons et les filles ça doit commencer beaucoup plus tôt. Donc depuis un peu plus d'un an maintenant, on a mis en place un certain nombre d'opérations dans les collèges, de façon expérimentale au début dans un certain nombre de collège en zone ZEP. On a vu l'intérêt que cela avait et le ressenti des uns et des autres. On va re-développer de façon plus importante cette année, en se posant tout de même un certain nombre de questions, c'est pour cela que j'ai demandé à des sociologues au courant et à la fin de cette année, de poser une évaluation de ce dispositif. Aujourd'hui on l'a mis en place dans des zones non ZEP. Alors est-ce que c'est pas aussi là, une façon nouvelle, supplémentaire de pointer du doigt des lieux où il peut se passer des choses de ce type. L'incident dont je vous parlais tout à l'heure c'était pas une zone ZEP, c'était pas des enfants scolarisés dans des collèges zone ZEP. On se pose la question de savoir s'il ne faut pas l'étendre beaucoup plus. En tout cas ce que je voudrais vous dire simplement c'est que, et en conclusion, c'est que notre collectivité est très attentive à tout ce qui

concerne les violences faites aux femmes et le respect filles/garçons dans leurs relations. On est à l'écoute à la fois des théoriciens, des chercheurs mais aussi des acteurs de terrains et des associations qui ont vraiment la connaissance très fine de tout ce qui se passe. On est tout à fait d'accord pour recevoir un certain nombre d'informations et de propositions. Je voudrais dire que l'on va mettre en place un Observatoire des Droits des Femmes au Conseil Général, dans quelques jours, jeudi exactement. Parce qu'on souhaitait se doter d'un outil pour savoir où en sont les droits des femmes aujourd'hui, comment ils évoluent ? Il faut être au plus près du terrain et d'autre part à partir de cette connaissance pouvoir impulser un certain nombre d'actions. Nous, notre souci c'est qu'on a chacun des domaines, le Conseil Général, par rapport aux jeunes c'est les collèges, on a aussi des actions sur la protection maternelle infantile, et on a d'autres domaines de compétence. On souhaiterait pouvoir ensemble rassembler un petit peu toutes ces informations, toutes ces actions qui vont toutes dans le même sens. Non pas pour faire doublon ou redondance, mais justement pour pouvoir avoir une vision la plus correcte et la plus essentielle possible, afin que notre action soit la plus pertinente. En vous remerciant encore une fois pour tout ce que vous m'avez apporté ce matin, je ne pourrais pas, malheureusement, être là cet après midi, mais j'espère que j'en aurai des compte-rendus très précis. Je vous remercie de m'avoir invitée et encore une fois je serai à l'écoute de propositions qui remonteront du terrain pour les mettre en application. Merci.

Madame Borghino :

Je vous donne rendez-vous à 14h pour les ateliers, en vous demandant d'excuser l'absence des représentants d'autres institutions qui ont aussi permis que cette journée ait lieu : Monsieur le sous préfet à la Ville pour l'Etat, qui s'est dit intéressé par ces travaux, Madame Sylvie Guérin élue à l'Egalité au Conseil Régional, qui a particulièrement soutenu ce travail également, Madame Salah Eddine et Monsieur Bourgat élus à la Ville de Marseille que nous attendions pour cette clôture et qui sont retenus par d'autres activités.

Compte-rendu des ateliers

Deux ateliers sur cinq se sont déroulés dans leur totalité. Il semble que la présentation de la documentation fournie ait paru longue, laissant peu de place aux débats, qui ne portaient d'ailleurs pas sur celle-ci.

La question des relations fille/garçons a été parfois éludée au profit des échanges entre professionnels sur leurs pratiques. Il y a eu très peu d'analyse des relations filles/garçons et des violences s'y immisçant. Le thème de la légitimité de l'intervention adulte a d'ailleurs très peu été traité, même parfois incompris. Le quotidien et la demande de moyens pour agir ont pris le dessus. Comme les conférences du matin ont recueilli beaucoup de compliments, et que la complémentarité des intervenants a été relevée, peut-être que les informations apportées le matin ont répondu à certaines interrogations.

Même si les professionnels reconnaissent un besoin de formation théorique qu'ils n'ont pas le temps d'acquérir par eux-mêmes du fait de leur travail quotidien, ils sont également en demande d'outils pratiques.

Certains outils sont déjà utilisés sur cette thématique, les suivants ont été mentionnés :

- VIRAJ
- Les p'tit égaux
- Vidéo « Je, tu, ils »
- BD « No limit »
- Théâtre Forum

De plus, il ressort un grand besoin d'échanger entre professionnels, de se rencontrer. La formation semble aussi être une préoccupation, mais les deux ne sont pas forcément liés.

Les rencontres telles que ces ateliers semblent donc convenir aux demandes des professionnels, même si ces ateliers ont remporté un succès relatif. L'intervention de professionnels ou des conférenciers du matin aurait été souhaitable lors des ateliers.

Voici les thèmes récurrents :

- La question de la mixité a été posée et il a été proposé de revenir à des groupes séparés au début avant de rassembler à nouveau à long terme.
- Il a été mentionné que la formation des professionnels n'avait pas été assez traitée. Il a été soulevé que la pluridisciplinarité était difficile et les participants posaient la question de savoir si elle était souhaitable.
- La nécessité de favoriser l'expression sur les représentations et les échanges de façon précoce (maternelle) a été relevée.
- Les adolescent-e-s paraissent ne pas se sentir contraints dans leurs relations quotidiennes, ce qui posait la question de leur rapport à la loi.
- Il a été mentionné que le degré de tolérance à la violence variait en fonction de la période de vie (adolescence, adulte) et des différentes institutions.
- Les participants ont exprimé leur souci sur les comportements à risque des adolescent-e-s (drogue, alcool).
- Le constat a été fait que les garçons justifient souvent les violences et les agressions par le fait de s'amuser.
- L'éducation à la sexualité est également un thème qui revient.

Les thèmes ne sont pas communs aux cinq ateliers mis à part la question de la mixité, celle de la formation et celle de l'éducation à la sexualité qui reviennent dans plusieurs groupes.

L'utilité de créer ou d'organiser un réseau d'acteurs autour de la thématique des violences dans les relations filles/garçons n'apparaît pas comme essentielle.

Il ne ressort pas de propositions sur des pratiques communes à adopter, ni sur des modalités de travail en commun. Cela peut éventuellement s'expliquer par le manque de temps, les ateliers n'étant pas arrivés à terme ou du moins certains ayant laissé de côté certaines étapes.

Conclusions de la journée

Madame Lançon, directrice de l'association ADEJ (Accès aux Droits des Enfants et des Jeunes) :

Nous vous remercions d'avoir participé à cette journée que nous espérons avoir été enrichissante pour vous. Je souhaiterai vous faire-part de ce que nous a apporté la préparation de cette journée qui émane d'un travail commun entre plusieurs acteurs, comme vous avez du le comprendre tout au long de cette journée. Tout d'abord ce partenariat d'institutions différentes a représenté une source d'enrichissement pour chacune des personnes présentes par le biais de nos différents échanges. Nos cultures professionnelles, nos manières différentes de travailler se sont entremêlées pour construire et avancer ensemble sur cette journée de réflexion, dont nous souhaitons qu'elle devienne un tremplin pour d'autres projets. Ce travail entre différents partenaires a permis à l'équipe de l'ADEJ de rencontrer Mademoiselle Shanti Kaiser, qui a participé à établir vraiment un lien entre tous autour de la réalisation de cette fameuse journée. Nous avons travaillé ensemble en tenant compte de différentes approches, de différents axes de réflexion. Nous avons donc été tous complémentaires. Pour toutes ces raisons je tiens à remercier le groupe de travail, parce que ce sont des individus qui travaillent autour de ce projet, donc Madame Borghino, Madame Vanuls, Madame Hababou, Madame Encrenaz, Madame Didiot, Madame Boyer, Monsieur Lahmadi, Monsieur Bianchi et à toute l'équipe de l'ADEJ qui s'est également investie dans ce projet. Le conseil d'administration et l'équipe de l'ADEJ souhaitent continuer à travailler autour de ce sujet, c'est en outre pour cette raison que nous avons recruté Mademoiselle Shanti Kaiser, grâce au soutien des institutions. Nous souhaitons ainsi participer à réduire la violence subie et exercée par les adolescents et adolescentes, en proposant d'autres modes d'expression. Mais avant tout pour exiger des jeunes qu'ils soient moins violents, il faut que nous adultes nous soyons des exemples, et ce n'est pas toujours le cas, les jeunes ne sont que le reflet de la société que l'on construit. Avis aux amateurs, devenez des exemples de non-violence. Merci.

Madame Borghino :

Nous nous sommes partagé le travail Amar Lahmadi et moi. Je vais faire quelques remarques générales qui me sont apparues, Amar va en faire d'autres en se basant sur les fiches qui reviennent des groupes de travail ; sachant que le sentiment que j'ai eu, c'est que nous allions devoir réfléchir à nouveau, au sein de notre groupe de travail institutionnel, après cette journée. Les fiches synthétiques ne donnent pas vraiment ce qui est ressorti des ateliers, la demande des personnes, les propositions. Le premier point que je voudrais soulever dans les conclusions c'est que, une fois encore, la salle était loin d'être à parité sur cette question. Je m'attendais à un public plus mixte. Les garçons et les hommes n'ont pas dépassé les 20%. C'est un élément, surtout quand on travaille sur une approche de genre, qu'il me semblait intéressant à noter ; je n'en tire pas de conclusion, je ne sais pas ce qu'il faut en penser, mais je le remarque.

La deuxième question que j'aimerais aborder c'est que dans les suites possibles, chacun d'entre nous, chaque groupe, chaque équipe de travail peut effectivement reprendre les matériaux de ce matin. Tous ces auteurs travaillent sur le terrain depuis longtemps. On peut continuer à poursuivre cette sorte de formation qu'on se faisait en les écoutant, en réfléchissant et en se confrontant à leurs pensées. Vous avez vu qu'ils ne pensent pas tous obligatoirement la même chose et dans le même sens ; il y a donc matière pour travailler.

Le troisième point qui pourrait être une piste de travail pour le futur, ce serait d'utiliser les outils qui ont été donnés (je précise qu'ils ne sont pas exhaustifs, qu'il y en a plein d'autres que vous devez déjà utiliser) de façon à trouver des modalités différentes et nouvelles pour intervenir sur le terrain.

Sinon, ce que j'aimerais dire, c'est que j'ai eu le sentiment que la culture que nous avons, la culture qu'ont les professionnels, n'est pas genrée. C'est-à-dire que très facilement on en revient à parler des « jeunes », des « adolescents », de la violence, etc. Mais on n'arrive pas à re-entrer dans quelque chose qui, non seulement ferait attention à quel sexe (ou à quel genre) on a « à faire », mais également aux combinaisons de dimensions à prendre en compte en dehors du sexe (et du genre) : le groupe social d'appartenance, l'origine, l'âge, etc. et qui viennent complexifier la situation étudiée. Il y aurait une articulation des différents rapports de « domination », à l'œuvre sur le terrain, à savoir penser pour pouvoir agir, avec comme objectif un gain d'efficacité ou, en tout cas, la volonté de se rapprocher le plus possible de la « matière » avec laquelle nous travaillons tous les jours.

Par ailleurs, je trouve que nous sommes devant une question paradoxale. La question paradoxale est la suivante : on se dit, les modèles sociaux tels qu'ils existaient auparavant, de ce que « devait » être une femme, de ce que « doit » être un homme, de ce que doit être un garçon, de ce que doit être une fille, « avant, ça marchait ! ». C'est ce qu'on pense. Et maintenant nous sommes en manque de repères parce que « ça ne marche plus ». La question qui se pose alors à nous est donc « comment on s'en sort ? » Est-ce qu'on devrait réaliser un retour en arrière, c'est-à-dire est-ce qu'on essaye de tenter la reconstruction de ce qui existait auparavant ? Cela n'est pas possible puisque l'histoire a changé, les données sociales ont changé. On ne peut pas continuer à penser les catégories de la même façon, le monde a changé et c'est pareil dans nos pratiques, je pense. Le paradoxe est là, on ne peut pas revenir en arrière, même si « avant ça semblait marcher mieux », mais qu'est-ce qu'on fait alors si on ne fait pas ça ? Qu'est-ce qu'on fait alors pour se projeter dans le futur ? Si on se projette dans le futur c'est qu'on se dit qu'il faut modifier les stéréotypes « hommes » et « femmes ». Et en même temps, quand il y a modification, on l'a entendu plusieurs fois, on est devant des choses auxquelles les jeunes ont du mal à s'identifier puisque c'est nouveau. Voilà, je trouve que nous sommes devant cette question paradoxale, avec cette question des relations entre adolescents et cette histoire de modèles du féminin et du masculin.

Le dernier point que j'évoquerai c'est que nous avons sans doute pris conscience, ou alors nous le savions déjà, mais c'est toujours utile de me se le rappeler, c'est que là où nous, en tant que travailleurs sociaux ou intervenants sociaux, pour prendre le mot au sens le plus ample nous allons pouvoir intervenir, ça n'est qu'un petit morceau d'une structure et d'une cohérence d'ensemble, dont la plus grande partie nous échappe. Quand on voit par exemple ce qui se passe actuellement avec les violences urbaines dans les banlieues, on se rend compte comment nous, intervenants sociaux, sommes dépendants d'un tas d'autres dimensions, du sociétal, du politique, des rapports économiques, des rapports de domination divers et variés,

sur lesquels on ne peut pas grand-chose de l'endroit où l'on est placé, en tant que travailleur social. Donc, en ce qui concerne la question des perspectives, nous n'essaierons de répondre qu'à la question : quelles sont les perspectives pour ce qui dépend de nous, sachant qu'on ne pourra jamais toucher la totalité de ce qu'il faudrait toucher si on voulait vraiment aboutir à du changement social.

Merci.

Monsieur Lahmadi :

Bien je vais rapidement conclure sur le travail des ateliers, nonobstant le nécessaire travail de débriefing, de faire le point sur toutes les questions que vous avez pu aborder. Il ressort, je pense que c'était aussi l'objet de cette journée, le besoin de faire le lien entre la pratique de terrain et les apports théoriques, la mise en perspective. Il me semble que c'est un point qui est un peu récurrent. La question du réseau ne fait pas forcément l'unanimité. Tout au moins peut être faudra-t-il chercher des formes un peu originales qui permettent aux acteurs, aux opérateurs de terrain de maintenir le lien ? Donc je pense qu'on essaiera de poursuivre dans le sens d'essayer de créer cette dynamique autour des rencontres, des réflexions, de la prise de recul quant aux pratiques de chacun. Je crois que c'est là-dessus qu'on nous attend tous. Pour ce qui est de l'analyse, on va prendre, comme le disait Béatrice, le temps et cela fera partie des actes que l'on vous enverra.

Merci.

Table des matières

- Introduction de Madame Borghino, chargée d'études à la DRDFE-PACA et de Monsieur Lahmadi, chargé de mission Prévention de la délinquance de la Ville de Marseille **P. 5**
- Intervention de Madame **Horia Kebabza**, Doctorante en sociologie, chargée d'enseignement et de recherche à l'université Toulouse le Mirail :
« *Les relations filles/garçons en milieu populaire : de l'étiquette à l'attachement* » **P. 8**
- Intervention de Monsieur **Serge Lesourd**, psychologue, professeur à l'université Louis Pasteur, unité de recherche en psychologie « Subjectivité, connaissances et lien social », Strasbourg :
« *Réel du sexe et rencontre de l'autre à l'adolescence* » **P.17**
- Intervention de Madame **Hakima Aït el Cadi**, Anthropologue, Laboratoire Cultures et sociétés de l'université Marc Bloch, Strasbourg :
« *Filles au risque de l'adolescence* » **P. 23**
- Intervention de Mademoiselle **Stéphanie Rubi**, Chercheuse en science de l'Education, membre de l'Observatoire Européen de la Violence, université Victor Ségalen, Bordeaux II :
« *Les « crapuleuses » et la loi du plus fort. Quelle construction identitaire pour les adolescentes des quartiers populaires ?* » **P. 44**
- Les débats. **P. 51**
- Conclusions de la matinée. **P. 60**
- Compte-rendu des ateliers. **P.63**
- Conclusions de la journée. **P. 65**